



JOURNAL DES DEMOISELLES

LE PAYS DE SABA



A première fois que j'ai été à Jérusalem, en Terre-Sainte, et que j'ai pénétré dans l'église abyssinienne de Sainte-Hélène, au Saint-Sépulchre, quand j'ai vu la pauvreté du lieu, les œufs d'autruche suspendus à la voûte, en guise de lampes, et puis les pauvres prêtres en robe bleu sombre, en turban noir, j'ai eu comme une vision de quelque chose d'étrange qui était l'Abyssinie, mais je ne comprenais pas.

Je n'aurais pas plus compris si les pauvres Cophtes m'avaient adressé la parole; hélas! on ne peut parler toutes les langues!

Et pourtant!

Pourtant, si les prêtres abyssins m'avaient conduit dans les petites chambrettes qu'ils occupent à deux pas du Tombeau du Sauveur, s'ils m'eussent fait asseoir sur leur divan, après m'avoir fait préalablement l'offrande du schibouk, préliminaire obligatoire en Orient, et si j'avais pu entendre, ils m'auraient conté d'incomparables histoires, dans l'idiome amharique.

Celle de saint Abbo, par exemple, que contait Paul Soleillet à Jean Richepin.

Saint Abbo est, avec saint Taclaïmanot, saint Jean, saint Michel, saint Emmanuel et saint Georges, un des grands saints d'Ethiopie.

Il avait vécu longtemps, longtemps, comme un vrai patriarche qu'il était. Il fallait pourtant bien mourir, et Dieu lui dit : — Abbo, le moment est venu de dire adieu à cette terre.

Mais lui : — Seigneur, tu ne peux me condamner à mort. Je n'ai jamais fait de tort à personne, pas même de son lait à ma mère quand j'étais tout petit. Tous les êtres créés peuvent l'attester. Com-

ment mourrai-je? La mort est le salaire du péché.

— Quoi! dit Dieu. Mais Jean est mort, Pierre aussi, Georges aussi.

— Seigneur, Jean devait mourir; il avait mangé des sauterelles dans le désert. Pierre, lui, a renié trois fois ton divin Fils. Georges était coupable de vol; il prenait le miel des abeilles pour le manger. Ils méritèrent la mort. Moi, non. Appelle les êtres créés et entends-les.

Alors Dieu appela les anges, les hommes, les bêtes, les plantes, les pierres et les quatre éléments, et il les interrogea.

Ils répondirent tous :

— Abbo n'a point mérité la mort.

— Mais, dit Dieu, Dieu est mort, puisque mon fils Jésus-Christ est mort.

— Ton fils est mort, c'est vrai, répondit le saint homme; mais, considère une chose, il s'était chargé de tous les péchés du monde entier et il devait mourir, Lui aussi!

— Attends alors... Ecoute-moi bien. Veux-tu mourir? Si tu y consens, tous ceux qui t'auront vu passer sur les chemins et les serviteurs de ceux-là; tous ceux qui auront seulement connu ceux qui t'auront connu; tous ceux qui auront seulement marché dans les lieux où l'ombre de ton corps se sera posée; tous ceux qui auront aperçu de loin la fumée des demeures devant lesquelles tu auras répandu tes prières, et les fils des fils de ceux-là, jusqu'à la quinzième génération; tous ceux que je viens de nommer seront sauvés. Veux-tu mourir, maintenant?

C'en était trop! Abbo pour sauver le monde à son tour, comme Dieu Jésus-Christ l'avait sauvé, ô puissance de la sainte charité! Abbo mit sa main dans la main du Seigneur Dieu, et il mourut en souriant.

Lectrices, connaissez-vous une légende plus belle?

Voilà le mysticisme des Abyssins, mais ils sont philosophes aussi, et les prêtres du Saint-Sépulchre auraient encore pu me raconter une fable de La Fontaine à la mode de leur pays.

Si je leur avais demandé : Le Lion et l'Agneau.

— Homme d'Occident, m'eussent-ils dit, nous avons des agneaux chez nous, beaucoup d'agneaux, parmi nos vastes troupeaux; mais l'Ethiopie est aussi le pays des lions; nous connaissons le lion mieux que vous autres, habitants des froides contrées du Septentrion. Ecoute donc, puisque tu le veux :

Un agneau buvait dans un ruisseau, bien au-dessous de l'endroit où le roi des déserts se désaltérerait lui-même.

Soudain le lion dit :

— Ah! ah! tu es pris en faute et je vais te punir. Cependant, je suis juste et, avant de te manger, je veux te prouver que tu as tort. Et encore, avant, tiens! défends-toi; je te permets de parler.

— Seigneur, répondit l'agneau, tu es puissant;

moi, je ne suis rien; mange-moi tout de suite, va! et ne fais pas de discours.

* * *

On comprend qu'un pays où ces délicieuses histoires sont écloses n'est pas et ne peut pas être indifférent ni ordinaire.

Ce n'est plus le stupide fétichisme, ce n'est même pas l'intolérante religion du Prophète que nous avons devant nous ici : c'est une Afrique civilisée et chrétienne, c'est un royaume et même un empire fortement constitué; c'est un peuple militaire, libre, fier, indépendant, patriote.

Quel est donc l'aspect de ce pays, qui paraît si intéressant?

L'empire d'Ethiopie est cette vaste région qui s'étend de la mer Rouge au Nil et aux grands lacs africains. Elle est arrosée par plusieurs affluents du Nil, dont les principaux sont le Bahr-el-Azrek ou Fleuve Bleu, le Mareb, le Tacassé. Ce dernier fleuve sépare l'Abyssinie en deux parties : au nord, le Tigré, capitale Adoua; au sud, l'Amhara, capitale Gondar, et le Choa, dont la nouvelle capitale est Addis-Ababa et autrefois était Ancober. L'étendue du pays serait de 788,000 kilomètres carrés, la population de trois à quatre millions d'habitants.

Ce n'est partout que montagnes boisées, couronnées par des plateaux très étendus, entrecoupées de larges et longues vallées où coulent des eaux poissonneuses. Les villes sont peu peuplées, mais vastes par l'étendue. Quelques-unes, comme Gondar, possèdent des églises et des couvents assez considérables, qui remonteraient au xv^e siècle, moment où les Portugais entrèrent en relations avec ce pays, et où les jésuites triomphèrent.

L'Abyssinie, dont on fait descendre les premiers habitants de Chas, fils de Cham, est connue, dès la plus haute antiquité, sous le nom d'Ethiopie. Les Ethiopiens ont conquis et possédé un instant l'Égypte, à l'époque de sa décadence, et lui ont donné les rois de la 25^e dynastie; ils auraient eux-mêmes été gouvernés par une dynastie juive qui serait issue de Salomon par la fameuse reine de Saba.

« Les Annales du païs, dit le patriarche Alfonse Mendès, cité par le Père Jérôme Lobo, jésuite portugais, et les traditions connues, nous assurent qu'après plusieurs siècles, les Abissins ont eu une Reine qui avait toutes les qualités des plus grands hommes. Ils la nommaient Magueda, d'autres Nicaula; c'est elle-même qui, par l'envie qu'elle eut de connaître Salomon, dont elle entendait dire tant de merveilles, l'alla trouver, l'an vingtième de son règne et du monde 2579. Elle lui porta plusieurs présents. Elle l'épousa et en eut un fils; elle appela ce fils Menelich, c'est-à-dire un autre lui-même. »

Spectacle curieux et magnifique, sans doute, que

celui de cette reine éthiopienne qui arrive par la route du désert pour proposer des énigmes au sage et fastueux monarque d'Israël !

Elle entre dans Jérusalem avec une grande suite et en riche équipage, avec des chameaux qui portaient des aromates et une quantité infinie d'or et de pierres précieuses, et elle se présente devant le roi et, dit l'Ecriture, lui découvre tout ce qu'elle avait dans le cœur.

Alors, le roi l'instruit sur tout ce qu'elle lui demande ; il n'y a pas une question qu'il ignore, et sur laquelle il ne puisse répondre. Et la reine africaine, en voyant cette sagesse, en admirant ce palais féerique où elle a été reçue pompeusement, et le service de la table, et les appartements des officiers, et la belle ordonnance de leur hiérarchie, et leurs splendides costumes, et les échansons, et les holocaustes offerts dans le temple du Seigneur, est comme hors d'elle-même, et s'écrie :

— Ce qu'on m'avait rapporté dans mon royaume de votre sagesse et de vos conversations est vrai, je le vois ; je ne croyais pourtant pas tout ce qu'on m'en disait ; mais j'ai vu et je sais maintenant que la réalité est supérieure encore à la renommée. Ah ! heureux ceux qui sont à vous ! Heureux, vos serviteurs qui jouissent toujours de votre présence et de vos discours ! Béni soit le Seigneur votre Dieu, qui a mis son affection en vous, qui vous a fait asseoir sur le trône d'Israël parce qu'il l'aime, et qui vous a établi roi pour régner en toute justice et équité.

Et elle donne à Salomon cent vingt talents d'or — environ le volume d'un million — et une quantité infinie de parfums et de pierres précieuses. Jamais on ne vit depuis, à Jérusalem, autant de parfums.

De son côté, le roi donne à la reine d'Afrique tout ce qu'elle lui demande, outre les présents qu'il lui avait réservés, et qui étaient d'une grande magnificence. Et la reine s'en retourne chez elle avec ses serviteurs, répétant peut-être la joyeuse parole du Cantique :

— Je suis noire, je suis noire, oui ! mais je suis belle, à ses yeux, ô filles de Jérusalem ! Je suis noire comme les tentes sous lesquelles habitent les tribus de César, et néanmoins il m'a trouvée belle comme les pavillons de Salomon !

Tel est le récit de cette mémorable visite que nous ont transmis fidèlement les Saints-Livres : telle est l'originale figure que nous voyons apparaître dans l'histoire ancienne d'Ethiopie, telle est l'ancêtre et l'aïeule du *Négus*, ou roi des rois.

Mille ans plus tard, un autre Ethiopien, un des premiers officiers de la reine Candale, et grand trésorier du royaume, étant venu à Jérusalem pour y adorer Dieu dans son Temple, s'en revenait paisiblement, assis dans son char, par le chemin du Midi, qui descend vers Gaza.

La route était déserte, et l'officier éthiopien lisait, dans un parchemin, les *Prophéties d'Isaïe*.

Tout à coup, un homme qui s'appelait Philippe, poussé par l'Esprit de Dieu, s'approcha du char, et dit à l'officier :

— Comprenez-vous ce que vous lisez ?

— Non, répondit l'autre, avec la simplicité des anciens âges, je ne comprendrai bien que si quelqu'un me l'explique.

Et il prie Philippe de monter et de s'asseoir à côté de lui.

Or, le passage de l'Ecriture qu'il lisait était celui-ci :

« Il a été mené comme une brebis à la boucherie, et il n'a pas ouvert la bouche, pas plus qu'un agneau qui demeure muet devant celui qui le tond. Mais la gloire viendra après l'abaissement et après sa mort, qui pourra compter sa postérité ! »

L'officier dit à Philippe :

— Je vous en prie, expliquez-moi si le prophète parle de lui ou d'un autre.

Et Philippe commença à parler, et il lui dit que ce passage de l'Ecriture s'appliquait à Jésus.

Ils marchèrent encore quelque temps, et ils rencontrèrent une fontaine. L'officier dit :

— Voilà de l'eau. Qui empêche que je ne sois baptisé ?

Philippe répondit :

— Vous pouvez l'être, si vous croyez de tout votre cœur les vérités que je viens de vous annoncer.

L'officier repartit :

— Je crois que Jésus-Christ est le fils de Dieu.

Il commanda aussitôt à ses gens d'arrêter le char et il descendit dans l'eau avec Philippe, et celui-ci le baptisa. Aussitôt après, Philippe disparut. Mais l'officier d'Afrique continuait son chemin, plein de joie, comme autrefois la reine de son pays, qui s'en revenait, comme lui, après avoir vu les merveilles de Sion.

N'est-ce pas une chose admirable que Dieu ait voulu révéler l'Ancien et le Nouveau Testament à des étrangers ? N'y a-t-il pas là comme une sorte de prédestination ?

*
**

Sans doute cet officier pèlerin fut, au retour, un apôtre et un convertisseur d'âmes. A la fin du III^e siècle, Frumentius, né à Tyr, élevé par son parent, Méropius, négociant, qui, comme tous les Phéniciens, avait des relations lointaines, fut conduit par lui en Abyssinie, obtint l'affection du roi de ce pays, et en profita pour y prêcher la religion catholique. En 334, il fit un voyage en Egypte, fut sacré évêque par saint Athanase, patriarche, retourna près de ses néophytes et continua, jusqu'à sa mort, à gouverner son église. Il résidait à Axum, la ville sainte d'Ethiopie.

Malheureusement, deux siècles plus tard, les Abyssins adoptaient l'hérésie monophysite d'Eutychès, dans laquelle ils persistent encore.

Ils tiennent aux Cophtes, qui sont les descendants des anciens chrétiens d'Egypte, et qui embrassèrent, au VI^e siècle, le monophysisme, qui ne reconnaît en Jésus-Christ qu'une nature et qu'une volonté. Mais, comme le déclarait dernièrement un des dignitaires de leur Eglise, « la différence entre les catholiques et nous, au sujet des dogmes, n'est qu'une dispute de mots ». Le point délicat, c'est la suprématie du pape, que Cophtes et Abyssins refusent de connaître.

Le clergé est assez ignorant; les simples prêtres sont mariés, mais les évêques sont célibataires toujours, comme parmi les autres églises d'Orient, y compris l'Eglise russe. On compte 500,000 Cophtes en Egypte; les Abyssins, on le sait, sont bien plus nombreux; mais ceux-ci reçoivent leur *abouna* ou métropolitain du patriarche Cophte d'Alexandrie. D'où il suit que le retour des Cophtes d'Egypte, qui est une des grandes préoccupations de Léon XIII, et qui a rétabli chez eux la hiérarchie catholique, l'année dernière, amènerait presque inévitablement la conversion de l'Abyssinie. Il y a 20,000 Cophtes catholiques.

L'Abyssinie, ou Haute-Ethiopie, est constituée en vicariat apostolique.

L'Erythrée, colonie italienne, forme une préfecture apostolique.

Le pays des Gallas, au sud, a un vicariat apostolique.

Les trois missions d'Abyssinie ont chacune quelques dizaines de milliers d'adhérents.

Les Abyssins professent pour leur mère un amour prodigieux, et il n'est pas étonnant qu'ils portent le culte de la Vierge Marie jusqu'à l'adoration. « Chez nous, disent-ils, la mère est toute-puissante; elle commande; c'est toujours à elle que l'on s'adresse. Dieu, qui est bien plus parfait que nous, doit encore bien davantage être soumis à celle qui lui a donné le jour. » Alors, ils ont une confiance illimitée dans les prières qu'ils adressent à la Vierge-Mère.

Votre Béatitude ne connaît pas mon Eglise, écrivait hier l'empereur d'Abyssinie au pape. Elle a les mêmes sacrements que celle de Rome; nous adorons le même Dieu-Christ; nous honorons sa Mère et ses saints; nous avons la même trois fois sainte victime immolée sur les autels de nos temples. Nos prêtres sont de mœurs pures, et quand il faut faire un évêque, nous choisissons le plus digne de prêcher par la parole et l'exemple. Nous rejetons les autres.

Le baptême de notre Eglise a la même efficacité que le vôtre. Si un de nos fidèles nous quitte pour aller dans l'Eglise de Rome, vous n'avez pas à lui donner un autre baptême comme vous le faites pour des chrétiens d'autres Eglises.

Nos évêques et nos prêtres sont évêques et prêtres comme ceux de l'Eglise de Votre Béatitude. Ils ont toujours sacrifié sur l'autel la très sainte victime, et la succession apostolique s'est toujours transmise sans discontinuer dans nos ordres mieux que dans les églises qui se sont fondées depuis, et qui ont aban-

donné la foi dans la présence du Dieu-Christ sur l'autel.

Notre Eglise a les mêmes livres de Moïse et des prophètes, les mêmes Evangiles que la vôtre. Nous retenons les prédications, les écrits des apôtres et des disciples des apôtres du Dieu-Christ et des plus anciens docteurs.

Nous ne sacrifions pas notre foi, les lois de notre Eglise aux vaines combinaisons de cette vie passagère. Chez nous, tout est soumis à la religion, et Dieu passe avant les hommes.

Nous avons été émus en entendant de pareils accents. Celui qui parle ainsi ne peut être qu'un grand homme et un grand roi. Pauvres gouvernants d'Europe, entendez-vous?

* *

Les voyageurs nous disent que les Abyssins sont maigres et de taille moyenne, mais doués d'une grande vigueur et d'une agilité extrême, et excellents cavaliers. Ceux du Sud aiment l'apiculture et s'y livrent avec passion; ils sont industriels, braves et hospitaliers.

« Les femmes sont jolies, en Abyssinie. Elles ont la peau bistrée comme les Napolitaines; les yeux, très grands, largement fendus, pleins d'expression; le nez petit et droit; la taille svelte et parfaitement prise; les cheveux, très fins, d'un noir d'ébène; toute la physionomie charmante et enchanteresse. Chez elles point de dissimulation; on lit dans leurs yeux, comme dans un livre ouvert, amour ou indifférence, haine ou mépris, vengeance ou pardon. » (Ch. Bunidon.)

O mes lectrices, que voilà un portrait flatteur! Si, pourtant, il est vrai?

Chose curieuse et caractéristique! La mémoire est une faculté atrophiée chez les naturels de ce pays, et ceux que l'on a emmenés en Europe, perdent, dès leur rentrée sur le sol natal, la notion des choses vues. Un jeune domestique, originaire du Tigré, raconte M. Vanderheyen, véritable gavroche du désert, ne se rappelait, de son voyage à Paris, que des perroquets, faisant du trapèze, aperçus sur quelque tréteau de baraque foraine!

En Abyssinie, le climat est généralement sain. Il y a deux saisons principales: la saison sèche, de fin septembre à fin juin, et la saison des pluies, de juillet à octobre. Mais un mois avant les pluies et un mois après les fièvres sont terribles. Beaucoup de moustiques, de scorpions et des araignées énormes viennent aussi tourmenter les étrangers.

La fertilité est telle, qu'on peut faire, dans certains endroits, deux ou trois récoltes par an.

Comment sont-ils habillés là-bas?

D'une façon fort sommaire. Un léger pantalon blanc venant à mi-jambes, un grand peplum blanc,

coupé par le milieu d'une bande rouge, et drapé à l'antique, ce qui leur donne quelquefois l'air de sénateurs romains, ornés du liticlave. Quelquefois, un burnous de laine ou de soie noire et un chapeau de feutre mou, à larges bords, d'apparence un peu ecclésiastique, surtout quand ils appartiennent à la cour. Peuple militaire par excellence, ils portent aussi, sur le côté droit, un long sabre et, à la ceinture, une cartouchière.

Les Gallas du Sud sont certainement plus travailleurs que les hommes du Nord, Choa et Tigré; ils confectionnent des ustensiles de ménage, en bois, en corne et en fer, ou en osier, garnis de perles et de coquillages; les autres n'ont pour industrie que la fabrication des fers de lance et des sabres.

Les femmes se marient souvent vers dix ans. Elles s'occupent des travaux d'intérieur et de la cuisson des aliments. Elles vont chercher l'eau à la rivière, dans de grandes jarres en terre qu'elles portent sur les reins, en des poses souvent artistiques.

Elles s'habillent avec une grande pièce carrée d'étoffe blanche, tissée dans le pays et pliée en quatre, avec des ouvertures pour la tête et pour les bras; une écharpe de mousseline blanche est nouée sous les seins. Les grandes dames portent le peplum rayé des hommes et aussi leur burnous, avec des bas de couleur, sans souliers.

Du front à la nuque, elles tracent des raies dans leur chevelure et tressent leurs cheveux très fin; à la nuque, un toupet en éventail. Ou bien elles portent les cheveux tout courts; les jeunes filles ont une tonsure entourée de cheveux coupés ras. Le tout est oint de beurre saupoudré d'herbes pilées. Avec les pays, l'esthétique change absolument. Les dames abyssines trouveraient les chapeaux de Virot et les jaquettes de Redfern absolument ridicules. Beaucoup de petits bijoux en argent, des bagues à tous les doigts, des boucles d'oreilles en filigrane en forme de vis. Un cordon de soie bleu foncé entoure leur cou; de nombreuses médailles de piété et croix y sont suspendues.

Ce cordonnet de soie bleu foncé est regardé comme la livrée de la Vierge Marie; en voyage, il protège l'étranger, lui attire toutes les sympathies, lui ouvre toutes les portes, lui évite tous les dangers.

Comment se nourrissent-ils?

Avec des galettes de farine à peine moulue et mal cuite, trempées dans des sauces très pimentées. La boisson est le *talle*, espèce de bière, et le *teteh*, du miel délayé dans de l'eau.

Quand l'heure du repas est arrivée, les hommes se lavent les mains et s'asseyent par terre, en demi-cercle, dans la pièce principale de la maison, — petite, ronde, tout en rez-de-chaussée, couverte d'un toit de chaume en forme de champignon. — Les femmes apportent alors les galettes et la sauco, dans laquelle nagent des morceaux de mouton;

une des galettes sert d'assiette et l'on se sert de la main pour puiser dans le plat. D'un bout à l'autre de l'Afrique, on ne mange guère plus proprement.

L'Abyssin est sobre; aussi se contente-t-il de ce menu. Pas de bœuf, ni de veau: il est trop cher; pas de poulet: il est étique; pas de canard: il est coriace; les œufs sont négligés.

Les légumes sont rares; les choux montent trop; les pois chiches et les fèves se rencontrent souvent; le café n'est consommé qu'en petite quantité.

Une vue de marché:

Il est midi. C'est le moment où l'animation est dans tout son plein.

C'est un pêle-mêle inextricable d'hommes, de femmes, d'ânes, de mulets et de chevaux. Les marchands, accroupis, vendent du bois à brûler, du miel, du grain, des armes, des étoffes, de la verroterie, des harnais, des cartouches, des boutons, des peaux de léopard ou de panthère, des pots, du beurre, du piment et du sel entassé en piles. On paie en thalers autrichiens, et on se demande comment les pièces de l'impératrice Marie-Thérèse sont venues échouer là!

**

J'aimerais mieux voir circuler la nouvelle monnaie apportée récemment d'Europe, à titre d'essai, et représentant le négus coiffé de la triple couronne surmontée de la croix, ce qui lui donne vraiment fort grand air.

L'air qui lui convient.

Aussi bien, il est temps que nous le présentions à nos lectrices.

Le *négus* (pron. négous), empereur d'Abyssinie, roi des rois d'Ethiopie, élu du Seigneur, Lion vainqueur de la tribu de Juda, fils de Salomon et de la reine de Saba, a nom Ménélik II.

Il est le fils naturel du roi de Choa, Haéloa, et d'une mendicante recueillie par lui au palais. Il est né en 1845.

En 1868, une expédition anglaise, commandée par le général Napier, fut envoyée contre le négus Théodoros, élu en 1818. Celui-ci fit des prodiges de valeur; il obligea ses adversaires, pour le réduire, à faire venir de l'Inde des cipayes et des éléphants qui portaient les canons dans les défilés de l'Amhara; vaincu à Majdeli, il se tua.

Le négus Johannès monta sur le trône en 1868 et passa la plus grande partie de son règne à guerroyer contre les rois (*ras*) ou seigneurs, rendus tout-puissants par l'effondrement de la monarchie abyssine. Il mourut en 1889.

Ménélik, après s'être échappé, à dix-neuf ans, de la cour de Théodoros, qui le tenait prisonnier, était rentré dans ses Etats et s'était fait proclamer roi du Choa. A la mort de Johannès, il se faisait élire empereur d'Ethiopie.

Il continua la lutte contre les seigneurs ses vassaux, et, profitant de l'habileté avec laquelle

Johannès avait agi en attirant des Européens à sa cour et en donnant des cadres et des armes à une armée de 200,000 hommes, il fut bientôt le maître incontesté de tout le pays abyssin.

Sa physionomie est très intelligente. Une barbe, légèrement grisonnante, encadre sa figure noire et grêlée. Il porte habituellement une chemise de soie de couleur, un pantalon de coton blanc, un *chauma* ou peplum de coton blanc fin et un burnous de satin noir bordé d'or. Un serre-tête en mousseline blanche recouvre sa tête chauve et pend noué sur la nuque; par dessus, il place le vaste feutre noir dont nous avons parlé. Il a les mains fort grosses, comme les pieds, et il est chaussé de souliers et de bas de soie, sans qu'il mette toujours les deux ensemble, selon la coutume abyssine.

Quand on est admis en sa présence, on le trouve entouré d'une cour nombreuse, seigneurs et pages, assis sur un fauteuil pliant, recouvert de peluche, et abrité par un vaste parasol rouge qu'un cham-bellan tient étendu au-dessus de lui.

Il s'est établi à Addis-Ababa, entre le 36° et le 37° degré de latitude, laissant Ankober, où il résidait il y a quelques années. En langue amharique, Addis-Ababa signifie « nouvelle fleur » ou « cité naissante ». Peut-être y a-t-il, dans la nouvelle capitale, dix à douze mille hommes seulement.

Addis-Ababa est située sur une éminence, au centre d'un vaste cirque entouré de montagnes. Le *guébi*, ou palais impérial, entouré de petits murs en pierres et en boue, se compose de plusieurs habitations, dominées par l'*Elfigne*, demeure particulière de l'empereur et de l'impératrice Taitou.

Cet Elfigne a quinze mètres de haut et ressemble à une maison arabe, aux murs blanchis à la chaux, au toit recouvert de tuiles rouges et aux bois peints de couleurs voyantes.

Les autres constructions qui méritent d'être signalées sont l'Adérache, ou salle à manger d'apparat; le Saganet, ou tour de l'Horloge (Palais-de-Justice); et le Gouada, ou douane-entrepôt.

Quand Ménélik va à l'Adérache pour les grands banquets, il mange à l'antique, couché sur un vaste divan recouvert de tapis et de coussins, et surmonté d'un baldaquin en bois peint. A quelques mètres du divan, on a tendu des tissus en gaze légère qui cachent le souverain, à certains moments. C'est un peu ce qui se pratiquait autrefois, en pareille occasion, à la cour de Byzance.

Par trois ou quatre fournées, on fait entrer les invités, qui mangent accroupis sur les tapis qui recouvrent le sol, chacun se tenant plus ou moins près du négus, selon son rang. Le mets principal, *brondo*, consiste en quartiers de bœuf cru, que l'on déchiquète à même, assaisonné de piment. Toujours comme à Byzance, quand l'empereur veut distinguer un courtisan, il lui envoie un peu de ses plats, qu'un valet apporte dans le creux de la main. Pendant le repas, un troubadour chante les louanges du monarque, en pinçant la corde d'une sorte de

guitare. Aux jours de grande solennité, les prêtres dansent, comme David devant l'arche sainte, en s'accompagnant du tambour.

Outre ces bâtiments, on remarque encore, dans l'enceinte du palais, une chapelle, où Ménélik se rend chaque jour, et le *Gouada*, ou trésor du négus, où il y a de tout : costumes de l'empereur et des courtisans, couronnes d'or et d'argent, armes précieuses, meubles et harnais, et cadeaux de souverains, tels que décorations diverses, services de Sèvres, instruments d'optique et de chirurgie, vues des monuments d'Europe et même portraits des artistes et des danseuses des théâtres parisiens.

Nous avons parlé de l'impératrice. C'est la seconde femme du négus, qui répudia la première, Bafane. Taitou, la seconde, a eu, elle aussi, trois maris, trois généraux avec lesquels elle a divorcé. Le teint de l'impératrice est clair; elle aime du reste à s'entourer de dames d'honneur, les plus noires qu'elle puisse trouver. Elle a sa maison et sa cassette particulières. Quand elle sort, montée sur un mulet et la tête voilée d'une mousseline blanche, tout le monde se cache par respect.

Les souverains n'ont qu'une fille, la princesse Zaradietou.

C'est encore le système féodal qui domine en Abyssinie, et les grands seigneurs sont, comme nos chevaliers du Moyen âge, brouillés avec l'écriture. Celle-ci, du reste, est composée de trente-trois lettres et peut offrir des difficultés. Les gentilshommes se contentent d'apposer leur sceau, gravé sur cuivre, à la fin des lettres écrites par leurs secrétaires.

**

En campagne!

Autour du souverain, d'abord les pages, le *balounonal*, armés de fusils de luxe.

Puis les *lavegna*, fils des esclaves royaux, armés de remingtons et de vetterlis.

Puis la masse des troupes, environ 60,000 hommes, comprenant l'infanterie légère et la grosse infanterie, armée de fusils à tir rapide.

Puis la cavalerie : 40,000 hommes bien montés.

Enfin, l'artillerie, avec une quarantaine de petites pièces de montagne hotchkiss et une demi-douzaine de mitrailleuses à cartouches Gras.

Je ne dis pas que les soldats abyssins aient une tenue bien régulière, et surtout qu'ils ne portent pas des coiffures extraordinaires; seuls, les artilleurs ont des tuniques rouges agrémentées d'ornements verts, et une calotte verte avec un turban rouge. Attendons un peu, tout cela se modifiera vite.

Je ne dis pas qu'en marche ils ne présentent peut-être l'aspect de réguliers chinois. Mais ils possèdent deux vertus que les Chinois ne possèdent pas : la foi religieuse et l'amour de la patrie.

Le négus est sorti de sa capitale entouré de sa garde. « Chaque vallée, chaque hameau, chaque tribu, sur son passage, verse comme un affluent, dit M. Borelli, fantassins et cavaliers dans le corps d'armée en marche. » Le roi passe, monté sur une mule richement caparaçonnée, et les troupes font la haie, tenant la croise en l'air.

L'avant-garde se compose d'une trentaine de *fabarits*, ou timbaliers à cheval, avec, de chaque côté de leur monture, un tambour, sur lesquels ils frappent en cadence. Des trompettes lancent aussi quelques sons aigus.

Puis un peloton de cavaliers.

Deux pages soutiennent l'empereur. Un écuyer porte son fusil et son bouclier, recouvert d'étoffe jaune et verte.

Chaque chef, à son exemple, a son page tenant son cheval, dont la selle est garnie d'ornements en argent et recouverte d'andrinople; le maître ne monte le cheval qu'au moment du combat. D'autres soldats portent le bouclier, le gobelet à boire, le livre de prières.

Les hommes n'ont d'autre discipline que celle-ci : suivre leurs chefs, suivre le négus et son drapeau à trois flammes. On marche un peu pêle-mêle. Gare aux cimenterres, dont la pointe traverse le fourreau de cuir usé! Gare aux piques et aux lances tenues dans tous sens!

Des milliers d'ânes, de mulets, de chevaux s'avancent chargés de provisions : des files de femmes portant des pots de miel et de beurre. Ça et là, une grande dame, voilée, à califourchon sur un mulet, à l'abri sous l'ombrelle noire; elle suit son mari : un ras ou un chef. Souvent, Taïtou accompagne l'empereur.

Mais, sous l'escorte d'une escouade de fantassins, sur un petit cheval recouvert de drap rouge, voici les Livres Saints qui protègent l'armée, comme autrefois l'Arche sainte en Israël.

Et tout à l'heure, près de la tente impériale, en coton blanc, on dressera la tente rouge où l'on déposera la Bible!

— Allons! *Ezghær ifta yedou!* Allez! que Dieu vous conduise!

Et ils se précipitent en torrent dévastateur!

Devant eux, il y a là 20,251 combattants : 1,244 Européens des bords de la Méditerranée, 7,330 indigènes, 64 pièces de canon, 4 généraux, 7 colonels, 24 chefs de bataillon, 510 officiers.

C'est dans le *conque* d'Adigrat, en plein Tigré, dans une grande et belle vallée sillonnée dans sa vaste étendue par des routes et des ruisseaux nombreux. Dans les gorges des plus hautes montagnes qui entourent la vaste plaine circulaire, avec les cônes en pains de sucre caractéristiques à l'horizon, le regard se repose avec complaisance sur les bouquets de verdure et les précieuses cascates : l'air est imprégné d'une délicieuse fraîcheur et des effluves balsamiques des arbres résineux; les oiseaux, de grandeur et de plumages variés qui

peuplent les oasis, se sont tus; les zèbres, les antilopes, les autruches, les grands singes *gorezza*, à longs poils blancs et noirs, se sont tus, dans l'attente de quelque chose d'extraordinaire qui va se passer.

Là, dans un petit bois, une église indigène, aux formes élancées, ornée de peintures rudimentaires, s'élève. Un peu plus loin, là-bas, par delà les montagnes coniques, Adeua, puis Axoum, la ville sainte; Axoum, avec l'église des Portugais et son portique soutenu par trois larges pilastres et surmonté d'une ligne de créniaux; Axoum, avec son obélisque de granit de 25 mètres de haut, son aqualuc creusé dans le roc vif; les tombeaux des rois d'Ethiopie et la pierre tombale énorme qui, dans une inscription grecque, relate les victoires du roi Aizane, « fils de l'invincible Mars »; et une autre encore, en caractères imiarites, qui vante la gloire du « valeureux Halen, roi d'Axoum et d'Aur ».

Les fils de ces preux sont-ils donc dégénérés?

Non! Aux accents du terrible cri de guerre :

Chantez, vautours!
Vous aurez en pâture
De la chair humaine!

Ils ont passé comme l'ouragan sur les brigades Dabormida et Arimondi, dont les chefs sont morts; sur celle d'Albertone, qui est prisonnier. Les terribles Gallas, armés de cimenterres en forme de faux, se courbant sur leurs chevaux sans selle, décapitaient tous ceux qui se trouvaient à leur portée; tout officier visé était mort. Morts, 2 colonels; morts, 15 commandants de bataillon; morts, 200 officiers, 10,000 morts! Et l'artillerie entière tombée aux mains des vainqueurs!

Pleurez, pleurez! femmes d'Italie! Mais pourquoi n'avoir pas retenu les malheureux qui allaient à cette boucherie?

Maintenant, Ménélik II, roi des rois d'Ethiopie, élu du Seigneur, lion vainqueur de la tribu de Juda, fils de Salomon et de la reine de Saba, s'est fait couronner à Addis-Ababa, dans la basilique de la Trinité, et, dans l'Adérache, il a donné un festin à vingt mille de ses sujets. Il se repose.

On dit qu'il rêve de venir à Paris. Après le vice-roi du Petchili, Li-Hung-Chang, Ménélik. Entre les deux potentats, il y a plus d'un point de ressemblance. Et lui aussi, le négus, viendrait pour nous emprunter nos moyens de civilisation et de force, mais pas dans le même but. Ménélik aime la France et, à une heure douloureuse pour nous, il offrait, par un mouvement généreux et d'une naïveté touchante, une partie de son trésor « pour, disait-il, nous racheter ».

LUCIEN VIGNERON.

FIN

CONSEIL



Il y a des défauts très petits qui ont des conséquences très sérieuses, et qui, bien que sans gravité intrinsèque, amènent des résultats vraiment désastreux.

Parmi ces tout petits défauts, il faut compter l'inexactitude.

Cela n'a l'air de rien, d'être inexacte. Quelques-unes d'entre vous s'amusaient peut-être de l'être et s'en vantaient carrément.

On a une certaine passion

de fantaisie, un certain goût de liberté, une pointe de caprice dans l'esprit, qui font haïr les entraves, surtout celles de l'heure. Et il est vrai que c'est chose fort ennuyeuse de tirer sans cesse sa montre, d'interrompre une lecture amusante, d'abréger une visite agréable, ou même simplement de se presser. La flânerie a tant de charmes quand on est jeune !

Mais flâner, s'amuser, s'oublier à telle ou telle occupation, sans souci du temps, n'est-ce pas, si l'on y pense un peu, une tendance terrible à l'égoïsme ? On s'amuse, soit ; mais alors que les autres attendent, songe-t-on qu'eux sont loin de s'amuser ?

Le juste souci d'autrui doit nous garder de l'inexactitude. Aimons-nous qu'on use ainsi envers nous ? Quand nous attendons le moment d'une promenade, d'une partie de plaisir, de n'importe ce vers quoi ont convergé nos plans et nos arrangements de la journée, ne sommes-nous pas agacées, impatientes si l'on retarde ce moment ?

Attendre ! C'est vraiment une des choses les plus désagréables du monde. Pour moi, je n'attends jamais sans me représenter avec dépit ou avec regret tout ce que j'aurais pu faire pendant ces moments perdus. Moi, pour être exacte, j'avais sacrifié ce travail, ce plaisir, renoncé à cette sortie, à cette lecture. On me devait la réciprocité, et j'admettais difficilement les excuses...

Vous, mesdemoiselles, vous n'en avez pas. Vous avez vraiment et strictement le devoir d'être exactes. Agir autrement serait, par exemple, vis-à-vis des personnes plus âgées que vous, un véritable manque de respect. Il faut vous habituer à songer aux autres ; il faut savoir régler vos heures dans la mesure, surtout, où elles appartiennent à autrui. Si vous jugez cela ennuyeux, dites-vous que non

seulement c'est un devoir, mais que vous y recueillerez pour toute votre vie des avantages dont vous ne soupçonnez pas l'étendue.

Une femme exacte, en effet, trouve dans sa journée beaucoup plus de temps qu'une autre. Elle arrive forcément à supprimer de sa vie la flânerie, la paresse, la lenteur, et en général tout ce qui est excessif dans les occupations même légitimes. Elle se ménage, presque sans s'en douter, des loisirs qui lui sembleront de plus en plus précieux. Et que d'inconvénients, d'ennuis, de choses fâcheuses, regrettables, graves, même, elle évite par la sage et saine habitude de l'exactitude !

Mesdemoiselles, vous ne savez pas, vous ne pouvez savoir le rôle que joue dans un ménage cette humble petite vertu, l'exactitude. Elle y assure le bon ordre, la régularité de la vie, le service des domestiques, comme, plus tard, elle aide à l'éducation des enfants. Elle évite les reproches d'un mari, ses mécontentements très justifiés, les disputes, les querelles, l'aigreur et l'impatience. Elle maintient ainsi, sous sa forme modeste, la paix domestique, et cela dans une mesure que vous pouvez aisément imaginer, si vous vous représentez ce qu'est une maison dont la maîtresse est inexacte. En effet, point d'heures fixes : les repas sont en retard, les estomacs se plaignent, le mari s'ennuie d'attendre, les rôtis sont brûlés, les domestiques cessent d'avoir souci de l'heure et comptent sans vergogne avec le caprice qui régit la vie de madame. Les enfants n'ont point de moments précis pour leurs leçons, ou n'arrivent jamais en temps voulu aux rendez-vous pris avec les professeurs. Si le mari veut faire une visite, une promenade, il ne sait jamais de combien de minutes ou de quarts d'heure sa femme sera en retard. Avouez que c'est une vie impossible, et qu'il est difficile que le mécontentement et la discorde n'y pénètrent pas.

Aussi, je le répète, accoutumez-vous, pendant que vous êtes jeunes et souples, à être les esclaves des heures convenues. Il n'y a pas de petits devoirs ; c'en est un que d'être exacte aux repas, d'être, au temps marqué, à la disposition de ses parents s'ils veulent sortir. L'exactitude devrait même régir vos habitudes intimes, le moment de vos lectures, de vos travaux, de vos études. Cela trempe singulièrement le caractère, et le prépare, sans même qu'on s'en doute, aux devoirs plus importants de la vie.

M. MARYAN.

ADOPTÉE

SUITE

XVI



Il fut pour ses étrennes que Nadine reçut, du marquis, la lettre, impatientement attendue depuis des mois, qui la réclamait à Paris.

Elle partit le surlendemain.

— Cette fois, c'est le grand départ, disait-elle joyeuse.

Elle atteignait ses vingt et un ans en juin, et ne doutait

pas que M. d'Histal ne la gardât près de lui jusqu'à son mariage.

Sa mère, qui redoutait pour elle quelque nouvelle déception, essaya de jeter un peu d'eau sur la belle flamme de ses illusions, mais Nadine ne voulut rien entendre, se fâcha de ses appréhensions et prit fort mal ses conseils.

— Tu sais, lui disait M^{me} Serfaille, effrayée en songeant au caractère capricieux, autoritaire, emporté de cette enfant gâtée, ce n'est plus chez ta marraine que tu vas, tu es une étrangère, maintenant, dans cette maison, ne l'oublie pas; ne t'impose pas, sois discrète, veille sur ton humeur. Ta situation là-bas sera extrêmement délicate, difficile... Ne la compromets pas par des imprudences!

Mais Nadine haussait les épaules.

— Quand on retourne chez son père, disait-elle, avec une folle et aveugle confiance, qu'elle exagérerait dans son expression aussi bien pour s'y affirmer que par sot orgueil, pourquoi prendre tant de précautions? J'ai perdu ma mère, j'ai une belle-mère, voilà tout. Il est évident que je tâcherai de vivre avec elle en bonne intelligence, mais sans sacrifier mes droits; car j'ai des droits moraux tout aussi bien qu'elle; je représente un engagement du passé, dont il n'est pas permis à M. d'Histal de s'affranchir.

M^{me} Serfaille se taisait alors, comprenant que vouloir convaincre sa fille, c'était l'éloigner encore, par esprit de contradiction, de toute concession.

Lorsque Nadine arriva à Paris, personne ne l'attendait à la gare. Cela lui sembla un peu dur; elle prit un fiacre et se fit conduire à l'hôtel d'Histal. Le marquis l'habitait toujours, le mouvement ministériel, sur lequel il comptait pour arriver au pouvoir, n'ayant pas encore eu lieu.

Quand, descendant de voiture, elle entra dans l'antichambre, et monta le somptueux escalier, elle eut vraiment l'impression d'entrer dans une maison étrangère. Les domestiques avaient été changés; changé, aussi, l'aspect de la maison: plus de ces grandes plantes vertes, de ces jolies fantaisies dont la marquise prenait plaisir à s'entourer; l'hôtel avait une note sérieuse, sévère, même, que Nadine ne lui connaissait pas. Elle la retrouva dans le petit salon où elle fut introduite: l'ameublement n'en avait point été renouvelé, et pourtant il était transformé par la disparition des bibelots, des fleurs qui, auparavant, le décoraient à profusion.

Nadine attendit un instant, puis apparut une grande femme, blonde, épaisse, avec cette carnation blanche et rosée qui appartient à la race flamande, un début d'embonpoint, pas de jeunesse, pas de beauté ni d'élégance, pas de grâce non plus, un visage placide et froid dont l'œil s'illuminait d'intelligence, mais dont le nez à la courbe impérieuse, les lèvres minces et serrées, le menton carré et obstiné, témoignaient de la volonté et de la sécheresse.

— Mademoiselle Serfaille? demanda-t-elle à Nadine en entrant.

La jeune fille rougit violemment, car, depuis dix ans, bien que, légalement, elle n'y fût pas autorisée, elle ne portait plus ce nom. Son orgueil se cabra à ce qu'elle crut l'intention d'une offense.

— Si vous le voulez, madame, répondit-elle brièvement, mais, jusqu'à présent, j'étais M^{lle} d'Histal.

— Vous l'êtes toujours, mademoiselle, fit très poliment la nouvelle marquise, pardonnez-moi, j'ignorais ce détail. Mon mari m'eût évité cette erreur si, selon son désir, il avait pu être ici pour vous recevoir, mais il y a aujourd'hui à la Chambre une importante séance...

— J'eusse été désolée qu'il y manquât pour moi, répliqua Nadine, désarmée par les bonnes dispositions que témoignait la marquise.

Voulant les éprouver tout à fait:

— Mon cher père va bien? dit-elle.

M^{me} d'Histal resta un moment un peu interdite: évidemment le marquis ne l'avait pas mise au courant des termes où il était avec la filleule de sa première femme, mais, après une courte hésitation, elle répondit:

— M. d'Histal va très bien; pourtant, il se fatigue énormément; il travaille beaucoup, trop,

même, peut-être; il parle souvent à la Chambre, et, pour préparer ses interpellations, c'est une grosse affaire. Lorsque tout un pays a les yeux sur vous, il faut se maintenir à la hauteur de l'espoir qu'il a mis en vous et, dans les temps actuels, c'est bien difficile !...

Nadine répondit par une vague approbation, puis les deux femmes se turent, ne trouvant plus rien à dire.

— Désirez-vous venir à présent dans votre chambre ? demanda la marquise, après un silence.

Nadine ayant accepté.

— Je vais vous y conduire, dit-elle.

— Ne vous dérangez pas, fit Nadine, j'en sais le chemin. A moins que... ajouta-t-elle, s'interrompant à cette pensée que, peut-être, on l'en avait changée, mais n'osant l'exprimer.

— D'après les ordres que le marquis a donnés, c'est, je crois, toujours la même, répondit M^{me} d'Histal, mais, si vous le voulez, nous allons nous en assurer.

Elles sortirent et, simultanément, s'arrêtèrent devant la même porte.

— C'est bien là, fit la marquise; je vous laisse donc, mademoiselle, vous me retrouverez au salon vers cinq heures. Il me vient souvent, à ce moment, quelques amis, et j'espère que M. d'Histal rentrera de bonne heure aujourd'hui.

Restée seule, Nadine pleura. Déjà, d'instinct, elle détestait cette femme hautaine et froide, qui avait trouvé moyen, en quelques minutes, de la blesser, sans intention peut-être, mais que, d'avance, malgré sa politesse, elle devinait lui être hostile. Un regret subit lui empoisonna le cœur : qu'était-elle venue faire ici ?... Mendier une hospitalité qu'à Curgeon on ne lui refusait pas... N'eût-elle pas mieux fait d'attendre là-bas l'heure de son mariage ?...

Elle ne vint au salon que vers sept heures. Selon les anciennes habitudes de la maison, elle avait fait toilette, tout en ne quittant pas ses crêpes, sous lesquels, du reste, elle était adorablement jolie.

M. d'Histal entra presque en même temps qu'elle. Délibérément, et avec une résolution marquée, elle lui sauta au cou.

— Mon cher père !

— Ma chère Nadine, fit le marquis, un peu gêné par cette effusion, pardonnez-moi de n'avoir pas été là, tantôt, au moment de votre arrivée; M^{me} d'Histal vous aura dit...

— Je vous en prie, ne vous excusez pas, répondit la jeune fille; de vous à moi, peut-il être question de cela ? Est-ce qu'un père se gêne avec son enfant ? Du reste, ajouta-t-elle vivement, remarquant le froid qu'avait jeté ses dernières paroles, M^{me} d'Histal vous a suppléé à merveille et m'a accueillie avec la plus gracieuse bonté.

Et, ce disant, elle se tourna vers la marquise, pour trouver, sur ses lèvres, le sourire d'une ap-

probation; mais M^{me} d'Histal souriait rarement, ne riait presque jamais et parlait fort peu. Elle se contenta d'un signe de tête poli, suivi d'un long silence.

— Qui avons-nous ce soir ? demanda, à sa femme, le marquis, qui s'était assis et avait pris les journaux.

— N'avez-vous pas invité M. de Berneton ? M. Van Spriegen vient aussi dîner, et peut-être nous amènera-t-il le docteur Splugel.

— Très bien, fit le marquis.

Tandis que Nadine, à qui ces noms étaient tous inconnus, ouvrait de grands yeux.

— Ma chère amie, reprit-il au bout d'un moment, il faudra que vous fassiez savoir à M. de Lauzan que Nadine est arrivée.

— L'inviterai-je demain, ou au dîner du jeudi ?

— Jeudi, plutôt; demain, je ne serai sans doute pas ici.

Les convives attendus arrivèrent. Le premier était un des amis politiques du marquis; les deux autres, des relations de sa femme de passage à Paris. Ce fut M. d'Histal qui leur fit faire connaissance avec Nadine.

— Si vous le voulez, leur dit-il, je vous présenterai à la filleule de ma première femme, une chère enfant qu'elle et moi avons élevée ?

Nadine, entendant cela, en grinça intérieurement; elle avait espéré mieux, son titre d'autrefois : « notre fille adoptive ». Elle s'ennuya mortellement pendant le dîner où, pour ces hommes graves, sa jeunesse et sa beauté passèrent inaperçues, tout entiers qu'ils étaient aux importantes questions de finance et de politique qu'ils discutaient. La soirée ne lui parut ni moins longue ni moins monotone. La marquise se mêlait à la conversation; elle, n'osait y placer un mot, tant toutes les choses dont on parlait lui étaient étrangères.

Elle s'approcha d'une table, feuilleta quelques albums et poussa un soupir de véritable soulagement lorsque, vers onze heures, ces messieurs ayant pris congé, elle put elle-même se retirer.

Elle ne dormit guère, cette nuit-là, et réfléchit beaucoup. Elle ne pouvait, comme elle l'avait fait la première journée, mener cette vie subalterne, en quelque sorte, dans une maison qu'elle considérait comme la sienne.

La politesse cérémonieuse du marquis et de la marquise lui en imposait et la tenait à distance. C'était une sensation, plutôt qu'un sentiment, sur laquelle il lui fallait mettre le pied pour reconquérir sa liberté d'action; cet acte de volonté exigerait d'elle un effort; eh bien, elle le ferait !

Le lendemain matin, pressée de mettre sa résolution en pratique, elle alla, dès qu'elle fut habillée frapper à la porte de la chambre du marquis, comme elle le faisait souvent naguère, à celle de sa marraine, pour les embrasser pendant qu'ils prenaient leur premier déjeuner. On ne lui répondit pas; un domestique qui passait la prévint

que monsieur était chez madame. Elle fit demander, par la femme de chambre, si elle pouvait aller leur souhaiter le bonjour, mais il lui fut répondu que madame la marquise priait mademoiselle de l'excuser, que sa toilette n'étant pas terminée, elle ne pouvait la recevoir.

Presqu'au même instant, le marquis sortait de la chambre de sa femme, en tenue de ville, le chapeau sur la tête.

— Ah! bonjour, ma chère Nadine, fit-il, lui serrant distraitemment la main, vous allez bien ce matin? La marquise regrette de n'avoir pu vous faire entrer, mais elle est encore en robe de chambre... Moi, je me sauve, j'ai un rendez-vous d'affaires... A tantôt; nous déjeunons à midi, vous savez?

Non, Nadine ne savait pas; elle était entièrement dépaycée dans cette maison, du tout au tout changée; mais elle comprit, ayant vu, par l'entrebâillement de la porte qui avait livré passage au marquis, le peignoir mauve de la marquise étendue sur sa chaise longue, que si elle avait voulu lui permettre d'entrer, un instant, elle le pouvait parfaitement, et que cette fin de non-recevoir témoignait d'une résolution, prise par M^{me} d'Histal, de ne pas la laisser pénétrer dans son intimité. Eh bien, elle n'en forcerait pas la porte, mais elle s'en dédommagerait en se procurant, dans la vie à côté qu'on semblait lui assigner, toutes ses aises.

Et, un peu montée par une secrète rancune, au déjeuner, elle dit nettement au marquis :

— Mon cher père, j'ai quelques courses à faire et quelques amies à voir, pouvez-vous me donner les chevaux?...

Embarrassé, M. d'Histal regarda sa femme.

— Je prends le coupé cette après-midi, dit-il, le landau sera libre; à moins qu'Isabelle ne le désire...

— Je comptais m'en servir, répondit la marquise, un peu blessée par ce projet fait sans la consulter, mais si M^{lle} Nadine le souhaite...

— Assurément non, madame, du moment qu'il peut vous être utile, répliqua la jeune fille avec une amertume marquée.

— Voyons, dit le marquis pour tout arranger, il fait beau, je pourrais peut-être prendre le phaéton et le valet de pied; je laisserais ainsi à Nadine le coupé et le second cocher.

— Cela, mon ami, je ne le souffrirai pas, dit la marquise nettement; l'air est vif, vous pourriez vous enrhummer, et votre discours d'après-demain!... M^{lle} Nadine prendra un fiacre.

— Certainement, répondit celle-ci piquée.

— Votre femme de chambre vous accompagnera?

— Oui, madame.

— A moins que vous ne vouliez venir avec moi, reprit la marquise, réfléchissant, je comptais vous le proposer; je fais moi-même des courses aujourd'hui. Je pourrais vous conduire chez vos fournisseurs et vous déposer au moins chez une de vos amies.

— Je vous remercie, madame, je ne veux pas

vous déranger, fit Nadine, vexée; j'irai en fiacre, comme vous l'avez dit tout à l'heure, ou à pied.

La marquise n'ajouta rien.

Elle n'était pourtant pas défavorablement disposée pour la jeune fille, mais c'était une nature sèche, froide, peu communicative, qui ne se mettait jamais en frais pour personne.

N'ayant aucun motif particulier de sympathie pour Nadine, et pouvant se rendre cette justice qu'elle était à son égard parfaitement polie et correcte, elle trouvait inexplicable, injuste, l'aigreur que la jeune fille cachait mal à son endroit et, de plus, ses prétentions de se poser hautement en fille de la maison, lui paraissaient aussi outrées que déplaisantes. Cela l'indisposait contre elle; et Nadine, toute à son dépit secret, ne s'en apercevant pas ou ne voulant pas y prendre garde, augmentait ce sentiment par son attitude agressive.

La jeune fille sortit vers deux heures, à pied, par pure taquinerie: sa femme de chambre la suivait. Elle fit ses courses, puis se rendit chez son amie de Chartieu.

Là, elle répandit imprudemment toute sa bile contre sa « belle-mère », ainsi qu'elle l'appelait. *Était-elle assez ennuyeuse! et laide! et fagotée!...* Quel supplice pour elle qu'un séjour dans cette maison! Il fallait toute l'affection qu'elle portait à son cher père pour l'y retenir.

— Pourtant, objecta M^{lle} de Chartieu, M^{me} d'Histal, généralement, plaît assez; ce n'est pas le genre de ta marraine, elle n'est pas mondaine dans le même sens, mais elle passe pour très intelligente et très polie. On dit qu'elle a pour ton père de grandes ambitions et le poussera haut et loin.

— En tous cas, elle ne charmera pas sa vie, répliqua Nadine; quelle différence il doit trouver avec ma pauvre chère mère, si gaie, si jolie, si aimable!... Ce soir, il ne sera pas là, je devrai dîner en tête-à-tête avec elle; d'avance, j'en ai le frisson...

Devant cette crainte et cet ennui, plusieurs fois exprimés, M^{lle} de Chartieu ne pouvait faire autrement que de retenir son amie. Celle-ci se laissa faire d'autant plus volontiers qu'elle était enchantée de prouver à la marquise qu'elle avait toute son indépendance et en usait largement. M^{me} de Chartieu emmena les deux jeunes filles voir leur autre intime, M^{lle} de Bréard, puis les conduisit au Bois, où leur voiture croisa celle de la marquise; et Nadine triompha de pouvoir la saluer du fond du grand landau élégant, où elle était placée près de M^{me} de Chartieu. En rentrant chez elle, M^{me} d'Histal trouva le petit mot, très bref, par lequel Nadine l'avertissait qu'elle dînait chez son amie. Et, lorsqu'elle revint le soir, exprès très tard, ramenée par la voiture de M^{me} de Chartieu, elle ne vit ni le marquis ni la marquise, retirés chez eux.

Le lendemain était un jeudi; M. d'Histal avait gardé ce jour, où il recevait à dîner et où, le soir, tous ses amis savaient le trouver. Nadine, à qui le

matin la marquise n'avait fait nulle question sur l'emploi de la journée de la veille, alla encore passer l'après-midi avec son amie de Bréard, cette fois. Mais elle revint à temps revêtir, avant le dîner, sa plus élégante toilette de deuil.

La marquise était en jaune; elle ne savait pas s'habiller; ses robes n'étaient ni jeunes, ni seyantes, mais toujours somptueuses. Coiffée en bandeaux plats qui accentuaient, par leur teinte assombrie, la sévérité de ses traits, on lui eût donné cinquante ans comme quarante.

Les quelques femmes qui l'entouraient, mieux mises qu'elle, n'étaient pourtant plus ces jolies mondaines, si brillantes et si gaies, dont raffolait la première marquise d'Histal : c'étaient des personnes âgées ou sérieuses, toutes inconnues de Nadine, sauf la baronne Roumer qui, intime de la maison autrefois, semblait avoir gardé cette prérogative, et à laquelle la jeune fille se raccrocha comme à une planche de salut.

Bientôt après, arriva le vicomte de Lauzan, toujours élégant, parfumé, irréprochable; il baisa galamment la main de Nadine et s'assit près d'elle. Il la conduisit à table, où sa place était à côté de la sienne et, de presque toute la soirée, ne la quitta plus. Ce n'était pas qu'il fût très tendre en ses propos, revoyant après une si longue absence celle qui se considérait comme sa fiancée; mais il avait la pratique suprême du flirt du meilleur ton, et Nadine, qui était déshabituée de ces hommages, y fut plus sensible encore que naguère.

Le soir amena une foule de gens, parmi lesquels, à grand'peine, la jeune fille retrouva quelques visages de connaissance, et elle eut désormais la note exacte du milieu dans lequel vivaient le marquis et la marquise, et de leurs relations.

L'élément mondain en était absolument exclu; la majorité se composait d'hommes appartenant à la politique, à la diplomatie, à la haute finance, et parmi eux se glissaient quelques anciennes amitiés des maîtres de céans, mais presque toujours dans le même esprit. Plus d'artistes, plus de jeunesse, plus de musique, plus de sauteries! On parlait du budget, des projets de loi, des choses de bourse, des affaires étrangères; et le marquis, grâce autant au soin avec lequel sa femme le mettait sur un piédestal, qu'à sa valeur propre, était écouté comme un oracle, respecté comme un grand personnage, et tout le monde gravitait autour de lui.

Au milieu de cela, Nadine allait s'ennuyer ferme, elle le prévoyait. C'était la grande vie encore, pourtant, quoique sous une autre face que précédemment, et cela ne valait-il pas encore mieux que la médiocrité de Curgeon?...

Malgré tout, Nadine trouvait que si.

XVII

Peu à peu, la vie de Nadine s'organisa dans le cadre de celle des d'Histal, mais complètement à

part. L'antipathie irraisonnée, instinctive, que la jeune fille éprouvait pour la marquise, s'augmentait chaque jour de tous les froissements que pouvaient amener l'existence commune de deux personnes aussi différentes, et que nul point de sympathie, nul goût partagé, nul intérêt ne venaient rapprocher, tandis que les circonstances, au contraire, favorisaient plutôt leur éloignement.

Cela était plus vrai encore du côté de M^{me} d'Histal que de celui de Nadine. Quel lien pouvait l'attacher à cette jeune fille, vestige d'un passé qu'elle avait effacé en épousant le marquis? Au moment de ce mariage (basé sur des convenances de situation plutôt que de fortune, car M^{lle} van den Broom était moins riche que lui), M. d'Histal ne lui avait pas tu l'existence de Nadine, ni la place qu'elle occupait naguère dans sa vie, mais il lui en avait parlé sans y attacher d'importance, ce qui était, du reste, son réel sentiment à l'égard de la jeune fille.

— Ma femme a pris avec elle sa filleule, et l'a élevée comme sa fille, avait-il dit; elle se proposait de l'adopter. Depuis sa mort, j'ai rendu la petite à ses parents, elle est presque fiancée, et se mariera à sa majorité.

Puis, lorsqu'on était venu s'installer à Paris, M. d'Histal avait dit encore à sa femme :

— Si cela ne vous déplaisait pas, je vous demandais de faire venir ici la filleule de ma pauvre Odile? C'est une affaire de quelques mois; elle épousera en juin le vicomte de Lauzan. Comme elle comptait passer sa vie avec nous, son retour, même temporaire, chez ses parents, est une épreuve pour elle, et une charge pour eux; je voudrais les affranchir de l'une et de l'autre.

La marquise avait consenti sans enthousiasme, il faut bien le dire, mais dans le but d'être agréable à son mari, et s'était proposé d'avoir pour la jeune fille, les meilleurs égards. Elle avait commencé, et s'était heurtée, dès le début, à un orgueil intraitable, à une méfiance hostile, à une susceptibilité, toujours en éveil, qui cherchait partout les mauvaises intentions, et finissait par en découvrir même où il n'y en avait pas trace! Par dessus tout, l'affirmation exagérée de ses prétendus droits de fille adoptive que, sans cesse, Nadine mettait en avant, déplut à la marquise. Il n'était jusqu'à ce nom d'Histal, que la jeune fille portait sans y avoir droit, qui la froissait; mais elle n'en fit pas l'observation, sachant que, dans quelque temps, Nadine devait en changer.

Dès les premiers jours, l'inconséquente enfant s'était trouvée *chez elle*, dans cette maison où l'on consentait à la recevoir passagèrement, avec l'affectation de croire que l'hospitalité, gracieusement offerte, lui était due, ainsi que les attentions que l'on avait pour elle, ce qui la dispensait de tout scrupule d'en profiter, et de toute reconnaissance.

La marquise, d'abord étonnée de cette façon d'être, avait fini par s'en offenser, car elle y avait

reconnu un parti pris. Et il existait, en effet, dans l'esprit faussé de Nadine, qui, peu rassurée d'abord sur la valeur de ses droits dans la maison de M. d'Histal, croyait, en les affirmant, l'augmenter et les mettre à l'abri du doute et de la dénégation. Souple et câline vis-à-vis du marquis, elle avait, avec sa femme, une attitude étrangement hautaine, comme si c'était elle qui lui faisait une grâce en consentant à venir à l'hôtel d'Histal, maintenant qu'elle y avait pris la place de sa marraine.

Cette tenue avait souri à l'orgueil de Nadine, à son penchant pour la domination, et la dédommageait de l'effort continu qu'elle s'imposait pour paraître, devant M. d'Histal, soumise et souriante. Ce double jeu, qu'elle n'avait pas été longue à pénétrer, irritait la marquise. Elle sentait que Nadine se mettait entre elle et son mari; non seulement, par sa présence, d'avance acceptée, la jeune fille évoquait un passé qu'il importait à son juste orgueil d'épouse de faire oublier, mais encore elle venait le faire revivre, volontairement, par des réminiscences, des comparaisons qu'elle choisissait, perfidement, toutes au désavantage du présent.

Cette manœuvre lui aliénait tout à fait M^{me} d'Histal, que les divergences de sa propre nature avec celle de Nadine éloignaient déjà d'elle. Elle était plus simple que la jeune fille, son esprit, moins vif, était plus profond; et si elle manquait un peu de sensibilité, elle ne manquait ni de sincérité ni de droiture. Une jeunesse prolongée près d'un vieux père malade, dont, par devoir plutôt que par affection, la mort seule avait pu la séparer (ce qui avait retardé son mariage), l'avait rendue plus sérieuse que son âge et que son sexe, si bien que l'éducation frivole de Nadine, ses habitudes mondaines, tout ce superficiel bagage la repoussaient.

Bref, elle n'aimait pas la jeune fille, mais, patiente, sachant que sa présence ne lui était imposée que pour quelques mois, elle la subissait en silence, et ne témoignait en rien son sentiment intime.

C'était ce que Nadine n'avait pas eu la sagesse de faire. Lorsqu'après la première scène qui avait précédé son départ de Blandeuq et motivé, croyait-elle, son long éloignement, elle s'était promis de mieux surveiller, à l'avenir, l'expression de ses sentiments, elle s'était, à plusieurs reprises, tenu parole; mais à présent, se croyant revenue pour toujours sous le toit dont elle avait été exilée, elle reprenait une confiance exagérée qui la grisait un peu, de concert avec les hommages et les flatteries qu'elle avait trouvées, et dont l'encens lui portait d'autant plus vite à la tête qu'elle en était un peu désaccoutumée. Elle voyait aussi M. de Lauzan souvent, le jugeait de plus en plus épris, et ne doutait pas qu'il ne fût, à sa majorité, empressé de l'épouser. Le marquis lui avait écrit qu'il était disposé à accomplir strictement les volontés de sa première femme. Tout cela lui assurait une for-

tune, un mariage à sa convenance et, jusque-là, un séjour à l'hôtel d'Histal. Cette certitude lui donnait chaque jour, en l'avenir, une sécurité plus grande, qui devenait dangereuse, car, toute crainte disparue, elle s'abandonnait à son naturel, et aux sentiments mauvais d'envie et de haine qui l'indisposaient contre la marquise.

Au fond, elle n'avait qu'un grief sérieux à son endroit : c'était qu'elle eût remplacé sa marraine, mais puisqu'elle lui avait rouvert la porte de la maison de M. d'Histal, elle aurait dû lui en savoir assez de gré pour oublier sa rancune ou, tout au moins, la faire taire. Elle aurait dû aussi lui être reconnaissante des égards que la marquise avait pour elle, mais elle les acceptait comme un tribut mérité; du soin qu'elle prenait de la distraire, mais comme ces distractions n'étaient pas entièrement de son goût, elle en voulait plutôt à M^{me} d'Histal de les lui offrir. Elle ne lui pardonnait pas les changements que ses préférences avaient amené à l'hôtel d'Histal, parce que, à elle, ils ne plaisaient pas et elle cherchait presque inconsciemment, mais, en tous cas, très sottement, à s'en venger par mille épigrammes, mille remarques ironiques et désobligeantes que la marquise laissait passer sans leur faire l'honneur de les relever, mais qui ne l'en blessaient pas moins.

Elle avait la délicatesse de ne jamais se plaindre de Nadine à son mari. Celle-ci observait la même réserve, mais dans un but moins louable : elle n'était pas assez sûre, malgré tout, de son influence pour risquer d'ouvertes hostilités. C'était donc, entre les deux femmes, une guerre sourde, mais constante, qu'il n'eût tenu qu'à Nadine de faire cesser en désarmant, ce qu'elle n'était pas disposée à faire.

Elle racontait souvent, et imprudemment, à ses amies tous ses projets contre la marquise; elle en parlait aussi à la baronne Roumer, qu'elle aimait beaucoup. Un jour, celle-ci en dit un mot à son mari, et oublia de lui recommander le secret, si bien qu'à son tour, dans son habituelle intimité de vieux camarade, il dit une fois à M. d'Histal :

— Eh bien, cela ne va pas tout seul, chez toi, entre ces dames ?

— Mais si, fit l'autre, surpris.

— Tiens ! on m'avait dit que M^{lle} Nadine se plaignait de la marquise, et que cette dernière était en droit de réciproquer.

— C'est possible, je ne sais; ma pauvre Odile a tellement gâté cette petite qu'elle est montée d'un caractère, mais d'un caractère ! Heureusement, Isabelle a une patience à toute épreuve. C'est égal, je surveillerai un peu cela.

Il en parla à sa femme. Celle-ci, ne voulant pas envenimer les choses, se contenta de hausser les épaules :

— C'est une petite fille mal élevée, dit-elle, qui me traite en belle mère.

Malgré cela, M^{me} d'Histal continua de faire ce

qu'elle pouvait pour être agréable à la jeune fille. Elle invita à ses réceptions hebdomadaires ses amies les plus intimes, et le couvert d'Hugues de Lauzan fut mis tous les jeudis. De mariage, on ne parlait point; le vicomte, aussi bien que Nadine, ne voulant pas mécontenter le marquis, se tenait, à ce sujet, sur une extrême réserve, et c'est tout au plus si, une fois ou deux, le jeune homme dit à sa quasi-fiancée : « Quand, au mois de juin, je viendrai vous demander au marquis... »

Le bruit de leur relatif engagement ne s'était donc pas répandu, et Stanislas de Ferques, qui, revenu à Paris, était aussi un des familiers de l'hôtel d'Histal, l'ignorait absolument. Il est vrai qu'il le fréquentait de moins en moins; le genre en avait changé presque autant que son genre à lui, mais inversement, ce qui l'en éloignait toujours davantage. Il était fort répandu dans la colonie étrangère, seul endroit, disait-il formellement, où l'on s'amuse; aussi n'en quittait-il guère les salons. Nadine le voyait donc très peu.

Forcément, elle passait avec la marquise la plus grande partie de son temps. L'après-midi, celle-ci, presque tous les jours, allait au Bois; elle invitait régulièrement Nadine à l'accompagner, et la jeune fille, ne voulant pas témoigner trop de mauvaise grâce, acceptait, guidée aussi par ce motif que, pour que sa situation d'avenir ne semble douteuse à personne, il était bon qu'elle se montrât avec M^{me} d'Histal. Mais ces promenades l'ennuyaient prodigieusement. Frileuse, la marquise ne mettait pas pied à terre, et relevait strictement toutes les glaces de la voiture,

Une autre de ses occupations était d'assister aux séances de la Chambre. Là, Nadine bâillait carrément, mais n'osait refuser d'aller entendre son « cher père » quand il devait parler, ou que se discutait quelque affaire qui le passionnait. Chaque fois qu'elle le pouvait sans inconvenance, elle échappait à ces corvées en passant une journée chez une de ses amies, chez M^{me} Roumer aussi, qui l'accueillait volontiers, et où elle retrouvait le monde élégant et joyeux qu'elle fréquentait jadis. Parfois, avec ces dames, elle allait au théâtre, au Palais de Glace ou autres endroits de plaisir. M^{me} d'Histal, qui avait sa loge aux Français, l'y emmenait aussi. Elle avait encore fait, avec elle, quelques visites, mais, toujours capricieuse, lorsqu'elle ne connaissait pas les gens que la marquise allait voir, ou qu'ils ne lui plaisaient pas, elle restait en bas, dans le coupé, à attendre M^{me} d'Histal. Elle l'avait aussi accompagnée quelquefois à de grands mariages, et dans le monde, mais à des soirées très sérieuses, à des dîners officiels où elle ne cachait pas s'ennuyer beaucoup.

Au milieu de tout cela, elle portait un deuil dont la sévérité semblait exagérée et incompatible avec les distractions qu'elle s'accordait. Elle le gardait par taquinerie à l'égard de M^{me} d'Histal, prenant un mauvais plaisir à la blesser par l'étalage pro-

longé de cet hommage rendu à la mémoire de celle qu'elle avait remplacée.

A la veille d'une des réceptions du jeudi, qui devait être plus nombreuse et plus cérémonieuse que les autres, le marquis, qui voyait peu Nadine, et ne s'en occupait guère, la prit à part :

— Ma chère enfant, lui dit-il, ne pensez-vous pas quitter bientôt tous ces crêpes ?

— Assurément non, fit Nadine, je n'oublie pas si vite !

— Il ne s'agit pas d'oubli, répartit le marquis, évidemment froissé par cette réponse, il s'agit de convenances. Il est absolument ridicule que, dans ma propre maison, moi remarié, vous portiez un deuil aussi sévère de ma première femme. Cela peut, aux inconnus, faire croire à mon veuvage très récent, ou bien, aux autres, à un blâme que vous m'infligez.

— Cela n'est pas du tout cela, dit Nadine, révoltée, comme toujours lorsqu'une autorité s'imposait à elle, et incapable de se maîtriser dans la surexcitation longuement préparée par son mécontentement, chacun s'arrange comme il l'entend; moi, je trouve que le deuil d'une mère dure plus de dix-huit mois. Je ne donne d'avis à personne, mais je n'en demande pas non plus.

— Vous avez tort, répondit le marquis durement, car vous en auriez grand besoin. Si vous en receviez avec déférence, vous comprendriez que vos robes noires sont une offense à M^{me} d'Histal, qui vous reçoit chez elle, s'efforce de vous distraire, de vous être agréable, et que c'est bien mal lui en témoigner votre gratitude.

— Ah ! fit Nadine, emportée, mes robes noires gênent M^{me} d'Histal ! cela n'a rien pour m'étonner, ce n'est pas la première fois qu'une belle-mère voit d'un mauvais œil le deuil qu'une fille porte de sa mère, mais ce n'est pas cela qui me le fera quitter. Dieu sait que je ne refuse pas les concessions, et que j'en ai bien fait depuis que je suis ici, mais, celle-là, je n'y consentirai pas.

— Vous êtes étrange, Nadine, lorsque vous parlez de concessions, fit le marquis, enfin fâché, vous devriez être reconnaissante à M^{me} d'Histal de l'hospitalité qu'elle vous donne, de l'accueil généreux et cordial qu'elle vous fait. Elle n'est point votre belle-mère, n'a, pas plus que moi, du reste, de devoirs envers vous, et c'est, vous semblez l'oublier, sa seule indulgence et mon bon plaisir qui vous retiennent ici, maintenant que celle qui vous y avait appelée n'y est plus.

— Hélas ! non, elle n'y est plus, fit Nadine provocante, mais ses engagements subsistent toujours, et, entre gens d'honneur, ils n'ont pas besoin d'être écrits sur papier timbré pour obliger ceux qui l'ont autorisée à les prendre.

Cette fois, la mesure était comble, et, irrité par le souvenir de toutes les taquineries méchantes remarquées secrètement depuis qu'il en avait été

prévenu, autant que par les paroles outrageantes de Nadine, le marquis, très pâle, se leva :

— Je suis aussi bon juge que vous en tout ceci, je crois, mademoiselle, dit-il ; or, votre marraine n'a jamais eu, que je sache, la pensée de vous imposer à moi, elle n'étant plus. Elle ne m'a fait, apprenez-le, aucune recommandation à votre égard ; elle m'a seulement demandé, naguère, la permission de vous adopter ; je la lui ai accordée, et l'ai laissée vous amener sous mon toit. La mort ne lui a pas permis d'exécuter ses projets, ce n'est pas à moi de le faire, surtout devant une tenue comme celle que vous avez envers moi.

— Alors, fit Nadine, ne se possédant plus, vous m'avez prise à mes parents, élevée comme votre fille, donné des habitudes d'oisiveté et de luxe qui me rendent impossible tout retour à ma vie d'autrefois, et parce que votre existence a changé et que je n'ai pas l'heur de plaire à votre nouvelle épouse, vous allez me rejeter à ma misère passée !... Ce n'était pas la peine de m'en tirer !

— Mademoiselle, riposta le marquis, votre *misère* passée, puisque vous l'appellez ainsi, serait déjà bien améliorée par les cadeaux que, récemment, je vous ai envoyés et qui, apprenez-le, ont été estimés à plus de cent cinquante mille francs. Je comptais, m'inspirant de l'affection que vous portait votre marraine, vous donner bien davantage, à l'occasion de votre mariage. Je ne sais à quoi je m'arrêterai, après le témoignage que vous venez de m'offrir de vos véritables sentiments, mais, soyez sûre que, si ma pauvre Odile les avait connus, ils l'eussent bien refroidie aussi à votre égard. En tous cas, ce que je veux que vous sachiez, ajouta-t-il avec autorité, c'est que, si j'ai fait et fais encore quelque chose pour vous, c'est parce que telle a été et sera ma volonté, et non parce que j'y suis tenu en aucune façon. Peut-être cette certitude vous ramènera-t-elle, envers moi, à la déférence et à la gratitude que vous me devez.

Nadine, réveillée, par ces paroles sévères, de son exaltation folle, commença à voir un peu les conséquences de l'énorme faute que lui avait fait commettre sa violence. Interdite, elle se taisait...

— J'ai quelque chose à ajouter, fit le marquis ; je comptais vous garder avec moi jusqu'à votre majorité et votre mariage, et j'avais décidé M^{me} d'Histal à y consentir ; mais sachant, à présent, combien vous sont pénibles les concessions que vous impose votre séjour chez nous, je me reprocherais de prolonger l'épreuve, et je vous prie de vous considérer comme libre de retourner à Curgeon quand vous voudrez.

La perception nette de la réalité augmentait dans l'esprit de Nadine, et, à ces derniers mots, l'épouvante la prit de ce qu'elle avait fait.

Un moment, elle eut la pensée de se jeter dans les bras du marquis, et de s'écrier :

« — Pardon ! pardon ! oubliez ce que j'ai pu faire, ce que j'ai pu dire, j'étais folle ! »

Mais son orgueil la retint ; elle préféra, dans un choix rapide qui excluait la réflexion, tout perdre plutôt que de s'avouer vaincue et humiliée.

— C'est bien, monsieur, dit-elle alors, dès demain je retournerai à Curgeon avec un seul regret, celui de l'avoir jamais quitté.

XVIII

Après son explication orageuse avec M. d'Histal, Nadine, en hâte, a bouclé ses malles et, comme le temps lui manquait, le soir étant venu, pour aller dire adieu à ses amies, elle leur a envoyé des billets affolés :

« Je pars, la tyrannie de ma belle-mère me chasse ; elle voulait que je quittasse mon deuil, j'ai résisté. Je ne resterai pas une heure sous le toit de celle qui a pris la place de ma chère mère, et veut m'interdire de la pleurer et d'honorer sa mémoire. »

A la baronne Roumer, à qui elle a fait la confidence de ses projets d'avenir, elle a ajouté quelques mots :

« Je prends demain le train de huit heures ; je voudrais bien voir Hugues de Lauzan, serait-ce trop demander à votre amitié que de vous prier de me l'amener vous-même à la gare ?... »

Puis, elle est descendue dîner. Deux convives l'ont sauvée du cruel embarras du tête-à-tête ; elle n'a pas pris part à la conversation ; la marquise a eu son attitude habituelle ; le marquis n'a pas paru s'apercevoir de sa présence. Dès que les invités ont été partis, elle s'est retirée, mais, auparavant, elle s'est approchée de M^{me} d'Histal.

— Madame, a-t-elle dit, je quitte votre maison, demain, à une heure matinale où je ne pourrai probablement pas vous voir. Vous savez sans doute dans quelles circonstances je m'en éloigne, je n'en parlerai donc pas ; permettez-moi seulement de prendre, dès ce soir, congé de vous et de vous remercier de l'hospitalité que vous m'avez donnée.

— Il ne tenait qu'à vous, mademoiselle, lui répondit la marquise, d'en profiter plus longtemps.

Et elle la salua.

Nadine, alors, s'approcha du marquis.

— Mon père, fit-elle avec amertume, je regrette de vous quitter ainsi, alors que j'avais cru que rien ni personne ne serait jamais venu se mettre en travers de notre mutuelle affection.

— Je le regrette aussi, mademoiselle, répondit-il glacé.

Le lendemain, Nadine ne les revit ni l'un ni l'autre.

A la gare, Hugues de Lauzan, fidèle au rendez-vous donné, l'attendait avec la baronne Roumer.

Le voyant, la jeune fille fut très émue. Après avoir remercié la baronne de l'obligeance avec

laquelle, si matin, elle s'était dérangée, elle s'adressa à son fiancé.

— Je voulais, lui dit-elle, vous apprendre de vive voix mon départ et ses raisons. J'ai été mise en demeure, hier, de quitter mon deuil ou de partir; j'ai choisi, je pars. Depuis deux mois que je suis là, je vois bien que ma belle-mère cherche tous les moyens de m'expulser; j'avoue que je ne la loue pas de celui qu'elle a choisi comme décisif, mais j'y cède... Aussi bien, la vie commune n'était pas possible avec une femme de ce caractère. Je retourne donc à Curgeon.

— Pas pour longtemps, fit Hugues; votre majorité, n'est-ce pas dans trois mois?

— Le 20 juin, oui, dit Nadine.

— Eh bien alors, fit-il souriant, j'irai vous chercher à Curgeon. A moins que, ajouta-t-il en hésitant beaucoup, et regardant M^{me} Roumer, nous ne précipitions les événements?...

— Non, fit vivement Nadine (et la baronne l'approuva d'un geste), ne mettons aucun tort de notre côté, laissons le temps et l'absence apaiser les choses. Je suis bien certaine que la réflexion me ramènera mon cher père et que justice me sera rendue. Respectons donc le délai imposé et, lorsque le moment sera venu, adressez-vous à lui comme vous comptiez le faire.

L'heure du départ était arrivée; Nadine embrassa la baronne et monta précipitamment en wagon.

— A bientôt! fit-elle, serrant la main du vicomte sans la moindre effusion.

— A bientôt! répéta-t-il.

Et pendant que le train l'emportait pleine d'espoir, lui remontant en voiture, derrière M^{me} Roumer, murmurait tout bas :

— Diable! c'est qu'il faut voir encore comment tout cela va tourner!...

Peu à peu, à mesure que l'express dévorait l'espace, une crainte pareille envahissait Nadine. Son exaltation tombait graduellement et lui dessillait les yeux. A Paris, sa colère et son orgueil l'avaient soutenue; maintenant, seule dans le silence de ce wagon, elle commençait à comprendre la gravité de ce qui s'était passé, et, à mesure qu'elle en sondait l'importance, elle s'arrêtait dans ses réflexions, frissonnante, épouvantée... Elle était retombée dans la faute qui, une première fois, l'avait tenue longuement éloignée de Blandeucq, mais combien plus gravement! Quelles pouvaient être les conséquences de cette terrible rechute?... Une à une, elle les découvrait, et elles répandaient sur son esprit l'ombre peuplée de fantômes d'un cauchemar. Tout ce qu'elle avait pu dire, tout ce qu'elle avait pu faire, dans cette exaltation voisine de l'inconscience du rêve, à laquelle elle avait imprudemment cédé, tout l'effrayait.

Tout, même l'explication exagérée et dénaturée qu'elle avait donnée de son départ. Pourtant, à l'arrivée, elle renouvela ce quasi-mensonge.

Elle avait prévenu, par dépêche, M. et M^{me} Serfaille de son arrivée, qu'ils ne prévoyaient pas si prochaine. En revenant de la gare, où il était allé la chercher lui-même, son père l'interrogea. Lui désignant la femme de chambre, elle lui fit signe que, plus tard, elle parlerait...

MARY FLORAN.

(La suite au prochain numéro.)

DANS LA LANDE

*Loin, très loin, un épais massif de bois moutonne,
Les genêts, les ajoncs se mêlent à foison,
Et, baigné de soleil, l'or de leur floraison
Flamboie en l'étendue immense et monotone.*

*L'astre vient de surgir par delà l'horizon.
Ses rayons ont glissé sur la lande bretonne
Et, dans le calme frais de ce matin d'automne,
Les bruyères ont une exquise exhalaison.*

*Le ciel se fait plus clair. Les lointaines bordures
Se précisent. Le vent frémit dans les verdure
Et la lande empourprée a semblé rajeunir.*

*Le brouillard matinal par degrés s'évapore
Et, là-bas, solennel, se dresse un vieux menhir
Dont le spectre rutil aux lueurs de l'aurore.*

ANDRÉ FOULON DE VAULX.

BÉGUINETTE



EUX-TU te marier, Jacques? dit ce matin-là Béguinette à son cousin, d'un air câlin et mystérieux.

On l'avait surnommée Béguinette à cause de son goût très prononcé pour le couvent. Mais, en dépit de ce nom gentil, l'histoire de l'enfant était assez mélancolique, quoiqu'elle n'eût que seize ans. Orpheline de très bonne heure, elle était élevée au

couvent de la Visitation et confiée à la responsabilité de son oncle et de sa tante, les Chaville, de fort riches et très braves gens, mais qui, n'ayant qu'un fils, et se souciant fort peu de le voir s'aimer de la petite cousine sans le sou, favorisaient bénévolement la vocation religieuse de Marcelle, se contentant de la taquiner à peine. « Petite Béguine », lui disait-on. Puis, à la fin : « Tiens ! nous l'appellerons désormais Béguinette ! »

Aux vacances, ils étaient venus seuls s'installer à Dieppe et l'avaient laissée en retraite au couvent, de sorte qu'elle venait seulement d'arriver, toute parfumée d'encens, toute recueillie de silence, et gardant dans sa petite âme fraîche l'écho des liturgies psalmodiées. Elle apportait aussi de délicieux et naïfs caprices mystiques ; ainsi, elle avait obtenu de sa tante, la mondaine M^{me} Chaville, de conserver au chalet sa petite robe noire de pensionnaire, toute d'une pièce, dont elle s'habillait avec un raffinement de simplicité chrétienne, sans se douter que cette étoffe sombre sertissait adorablement son éclat triomphal de jeune fille à peine épanouie. Il fallait cet uniforme sévère pour dessiner dans l'ombre les lignes délicates de sa frêle taille d'enfant ; il fallait ce col, fait d'un ruban noir, pour ceindre son souple coup blanc ; et sa petite tête ingénue, sous le simple chignon de sa tresse brune, se courbait avec une grâce de madone, dans un geste de recueillement exquis. On lui avait encore permis de se dérober aux soirées longues qui l'eussent privée de ses dévotions matinales ; elle s'échappait, au milieu des réunions les plus gaies, pour venir réciter, dans la solitude du jardin, un bréviaire de poche plein de suavités ; ou bien, dans le plein d'une fête, silencieuse, distraite du plaisir, elle égrenait des prières qu'on voyait frémir sur

ses lèvres. En somme, elle menait dans la joyeuse maison de sa tante la vie d'une petite cloîtrée ; les mondains qui venaient s'amusaient d'elle, souvent curieux de ce type étrange d'enfant mystique, souriante pourtant, et toujours puérile.

* * *

Jacques, le fils Chaville, avait trente ans. Il arrivait de Russie, où il était allé apprendre la langue pour s'adonner au grand commerce. Il y avait quatre ans que Marcelle ne l'avait vu ; au premier regard mutuel, ce fut de la part des deux un cri de surprise. Puis on se mit à causer comme frère et sœur.

— Voyons, dit Jacques, — un dilettante qui commença de suite à traiter sa petite sainte de cousine en objet d'art précieux, — est-ce vrai ce qu'on m'a dit que tu veux entrer au couvent ? Te cloîtrer, Marcelle ! Y penses-tu ? Quel dommage !

Béguinette rougit imperceptiblement.

— Que veux-tu, répondit-elle, je ne suis heureuse qu'à la Visitation.

— Qu'est-ce qu'on fait donc de si attrayant à la Visitation ? demanda avec un sourire l'irrévérencieux cousin.

Alors, Béguinette devint tout de suite grave.

— Mon Dieu, toi, tu ne comprendras jamais l'attrait de cela ; on travaille du matin au soir ; on travaille dans de grandes salles peintes en blanc où l'on n'entend aucun bruit ; on fait des roses de mousseline pour le Saint Sacrement ; on brode des dentelles d'aubes, ou des nappes d'autel en fil d'or ; on travaille en gardant le silence ; c'est aussi doux, aussi reposant que le sommeil ; puis il y a l'office où l'on murmure des psaumes à mi-voix, on est presque timide en chantant, comme si l'on avait peur d'éveiller Notre Seigneur dans le tabernacle ; tout cela, je ne peux pas te dire comme c'est délicieux ; le couvent, c'est la maison du silence et de la paix, et moi, le bruit me fait mal ; je ne sais pas comment t'expliquer, il me semble que cela me blesse l'âme.

— Pas moyen de te retenir un peu, alors, dit Jacques ; pas moyen de te marier, petite Béguinette ?

— Oh ! non, soupira Béguinette, le couvent ! le couvent !

— Le couvent ! quel péché. Il est bon pour les pauvres filles revêches, laides, disgraciées ; c'est un asile ; mais pour toi, Béguinette, pour toi ! Sais-tu que tu es devenue adorable, ma petite cousine. Là-bas, en Russie, j'ai vu des femmes de

toutes sortes, des blondes slaves, des Asiatiques aux longs yeux peints; j'ai vu, aux bals de l'ambassade, de splendides essaims féminins tout scintillants de diamants; des duchesses vêtues de brocart, des jeunes filles couvertes de gazes lamées d'argent; cela regorgeait de beautés célèbres, et pourtant je n'ai pas vu ta pareille, petite perle noire.

Et Béguinette, qui prit tout cela pour une plaisanterie, se mit à rire de tout son cœur, ni prude ni coquette, mais l'âme ailleurs.

* * *

Sur les entrefaites, l'amie de cœur de Marcelle, et sa compagne de la Visitation, miss Cécil Jennikson, vint avec ses parents s'installer à Dieppe. On se fut vite retrouvé. Lorsqu'elle arriva pour la première fois chez M^{me} Chaville, elle n'eut rien de plus pressé que de glisser à l'oreille de Marcelle :

— Eh bien ! avez-vous revu votre cousin ?

C'était une opulente fille de vingt ans, au type fin, mais solide d'épaules, et qui portait sous le casque de ses cheveux très blonds, le contraste hardi de longs sourcils noirs vigoureux. Avec cela, la fraîcheur d'un chromo rose, la pruneille spirituelle, et son joli accent américain, que les études de la Visitation n'avaient pas pu lui faire perdre depuis deux ans qu'elle y était pensionnaire. Elle prisait aussi haut le mariage que Marcelle la vocation religieuse, et elle n'avait guère d'autre souci que de chercher dans le monde celui auquel elle donnerait son cœur, ce qui ajoutait à sa séduction naturelle un fort piquant de coquetterie innocente.

— Oui, vous avez revu votre cousin, Béguinette, dit-elle à voix basse, pendant que mistress Jennikson et M^{me} Chaville faisaient connaissance; comment l'avez-vous trouvé au bout de quatre ans d'absence ?

— Mon Dieu ! répliqua Béguinette, qui s'était prise d'une inexplicable passion pour cette frivole Cécil, je ne peux pas trop vous dire; c'est un grand et beau garçon qui est charmant pour moi, qui me comble d'une bonne affection fraternelle; depuis qu'il est là, je me sens chez moi, tout à fait chez moi, dans la maison de ma tante, ce qui ne m'était jamais arrivé. Il veille sur moi comme un grand frère, il me fait une place plus large, il m'entoure de délicatesses, il revendique pour moi des titres que je n'ai pas, et tout cela si habilement, si discrètement, que je ne m'en aperçois qu'à peine. C'est un peu de famille que le bon Dieu m'envoie avant...

— Comment est-il, à part cela, interrompit miss Cécil, blond ou noir ?

— Ni l'un ni l'autre, comme moi, dit Béguinette en glissant le doigt sur ses cheveux bruns, — ses cheveux rigidement tirés chaque matin en un chignon serré, et qui, regimbant, reprenaient dans le

cours du jour leurs ondulations libres. — Pour la figure, si vous voulez vous l'imaginer, regardez sa mère.

M^{me} Chaville avait des yeux bleus, grands, et un peu flétris, des yeux bleus qui grisonnaient; le visage déjà pâli par l'âge, et la bouche admirablement modelée par deux lèvres larges, ardentes, toujours jeunes. Cécil la regarda longuement avec une satisfaction visible, puis elle dit :

— Ce n'est pas mal, avec de la moustache, bien entendu.

* * *

Deux jours après, sur la plage, miss Jennikson, vêtue de flanelle blanche flottante, coiffée d'un béret, très masculine d'air, de costume et de muscles, tendait le filet du tennis au milieu de la colonie cosmopolite du lieu, quand, au loin, dans le chancellement d'une marche sur le galet, elle vit s'avancer une petite ombre noire, auprès d'une élégante silhouette d'homme jeune, sur lequel elle darda de suite sa pruneille ferme, avivée par l'ombre de ses cils de brune.

— C'est Béguinette, pensa-t-elle, et c'est lui !

Puis elle redressa son petit col calamistré et sa cravate d'homme, dégagea du béret sa belle nuque blonde, et laissa ses compagnons de jeu pour aller au-devant du couple qui venait.

— Voulez-vous jouer avec nous ? cria-t-elle à portée de voix ; nous allons commencer, Béguinette !

L'enfant eut une petite mine effrayée en désignant Jacques du regard; elle avait l'air de dire :

— Ecervelée ! ne vois-tu pas que mon grand cousin est là, qu'il ne se soucie guère de jouer à la balle avec tes petites compatriotes, et qu'il va te trouver bien délurée.

Mais Cécil prenait rarement ombrage des scrupules délicats de son amie; elle poursuivit :

— Monsieur est votre cousin ? Veut-il venir avec nous ?

— C'est que... hasarda timidement Béguinette, nous nous en allons là-bas, loin du casino, où l'on joue une insupportable musique qui nous fait mal aux oreilles. Ecoutez.

Il venait en effet de la salle du concert, avec des bouffées de vent, les envolées d'une méchante valse à grand orchestre, et ce tapage musical faisait cruellement souffrir la petite âme placide de Marcelle, amoureuse du silence; de sorte que Jacques, qui était fort courtois, se trouvait très embarrassé de savoir s'il allait condamner Béguinette à ce supplice subtil du bruit, ou refuser l'offre de cette autre belle fille si accorte.

— Mademoiselle, répondit-il avec la diplomatie d'un homme qui a longtemps été aimable parmi les femmes, je me trouverais bien heureux d'être votre partner, si ma cousine n'était pas trop incommodée par cet harmonieux brouhaha. Voyons, Béguinette, décide.

Béguinette leva vers le jeune homme son frère visagé, émacié par les rêves, puis elle répondit :

— Joue, reste jouer avec Cécil, cela te fera faire la connaissance de ma meilleure amie; moi, je vais vous regarder.

On louait des chaises près de là; elle en prit une et s'assit un peu à l'écart, pendant que Cécil, malicieuse, disait à Jacques, tout en distribuant les raquettes :

— Laissez; elle va faire ses dévotions.

Cependant, le jeune homme, pris de remords, était revenu vers Marcelle avant le début de la partie.

— Viens donc, lui murmura-t-il en se penchant, viens donc.

— Non, dit Béguinette, j'aime mieux voir.

Et Jacques, s'en allant prendre sa place, ne comprit pas que ce mot inconscient résumait toute la contemplative qu'était cette enfant mystérieuse. Voir! Elle ne faisait vraiment que cela. Avec l'horreur de l'action et du mouvement, elle ne se mêlait à la vie que par ses yeux, ses yeux profonds, langoureusement ouverts sur l'agitation extérieure dont elle se retirait d'instinct. Et l'histoire de sa vocation, c'était un accès plus vif de lassitude qui la prenait, un besoin de se retirer encore davantage, et de fermer à jamais ses yeux sur le tourbillon du monde, pour les lever vers le Ciel dans l'extase claustrale.

Maintenant, le vent marin secouait les plis de sa petite jupe noire, et pendant que les rafales apportaient les ressauts de l'orchestre de là-bas, elle laissait errer un sourire distrair sur les joueurs, cherchant bien plus que leur mimique agitée le lointain infini de la mer, et bien plus encore l'autre infini plus lointain de son rêve. De temps à autre, des appellations connues frappaient son oreille et la ramenaient au réel : — Allons, monsieur Chaville, disait l'harmonieuse voix de Cécil, scandée d'accents toniques. — Pour vous, miss Jennikson! ripostait Jacques, rieur; et elle sentait que tous les deux s'appelaient ainsi familièrement, sur le ton de camaraderie que l'Américaine avait vite fait de communiquer à ceux qui savaient l'art de lui plaire. Et, dans sa mystique songerie, l'enfant concevait vaguement cette sympathie avec béatitude. Elle en avait vu tant de pauvres jeunes hommes à marier passer par le crible de l'esprit moqueur de Cécil, tant avaient été abreuvés d'ironie, couverts de ridicule, tant étaient maintenant devenus imprésentables, que cette distinction dont était honoré Jacques, et qu'elle devinait à une intonation plus amie, lui donnait une sorte de petit orgueil exquis. A vrai dire, de tous les hommes qu'elle avait rencontrés de loin, sans laisser tomber sur eux son regard épris d'idéal, Jacques était pour elle le prince; elle n'aurait pas laissé les méchantes petites dents de miss Jennikson mordre à la réputation de son privilège de cousin; mais pressentir, dès la première entrevue,

qu'il avait eu la grâce de lui agréer, cela lui donnait une sensation de vanité inexprimable.

Lorsque l'air se rafraîchit avec la tombée du jour, et que M. et M^{me} Chaville, qui étaient sous la tente, en société, s'en vinrent à la recherche de leurs enfants, ils n'eurent pas une demi-surprise d'apercevoir Marcelle, seulette sur une chaise, et près de là Jacques, au milieu d'un essaim de jeunes blondes papillonnant, en couleurs claires, autour de lui.

— Avec qui est-il donc, Béguinette? demanda M^{me} Chaville.

Béguinette expliqua que ce régiment de jeunes filles, aux larges blouses de laine, c'étaient les Américaines de Dieppe; cette fière personne si entendue au jeu, son amie Cécil Jennikson, et Jacques un complaisant compagnon qui avait bien voulu se joindre aux deux ou trois jeunes Yankees, ici présents, pour donner de la vigueur aux lancées de balles.

— C'est bien, fit la bonne tante, il est en excellente compagnie. Maintenant, il faut rentrer, petite; tu sais que nous avons du monde à dîner et que je compte sur toi pour dresser le couvert.

Légère comme une petite nuée, Béguinette se leva sans répondre, replaça sa chaise, et vint se ranger près de M^{me} Chaville. Mais Jacques avait tout vu; il arriva, courant, raquette en main, et criant :

— Comment, tu t'en vas?

— Oui, Jacques, répondit la tante; il faut qu'elle pense à son couvert; il est six heures.

— Le couvert! Et la femme de chambre, que fera-t-elle?

Miss Jennikson, tout rondement curieuse, avait laissé le jeu pour savoir ce qu'il y avait; elle écoutait derrière le fils Chaville, et derrière encore tout le clan des jolies Américaines gaillardes s'amassait, le poing aux hanches, la chevelure riche et la mine éveillée de canotières high life.

— La femme de chambre est novice, fit M^{me} Chaville, qui poursuivait la scène de famille, un peu gênée par l'indiscrétion de tous ces beaux yeux de jeunes filles; vraiment, elle a besoin de Marcelle.

— Voyons, mère, laissez donc cette enfant s'amuser; le tennis l'intéresse. N'est-ce pas, Béguinette?

— Oui, beaucoup; mais le couvert, Jacques?

— Eh! laisse-le donc tranquille, ce couvert! C'est l'affaire des bonnes et non pas la tienne; reste avec nous.

Et à M^{me} Chaville qui, légèrement contrariée, reprenait sans répondre le chemin de la maison, il ajouta :

— Je la garde, mère, et je vous la reconduirai pour l'heure du dîner.

Les jeunes misses regagnèrent le filet, Cécil en tête, toutes intimement persuadées qu'il y avait un « flirt » entre l'extraordinaire petite Française et son cousin, pendant que Béguinette, sans rompre

son silence, reprenait sa chaise que lui donnait Jacques.

— Décidément, tu ne veux pas jouer? dit ce dernier quand il l'eut installée.

— Non, j'aime mieux voir, répondit-elle encore.

A ce moment, il surprit, levés sur lui, les deux yeux de l'enfant pleins de larmes; et il devina, avec un petit émoi délicieux, sa muette et infinie reconnaissance.

Puis le soir vint, la plage se dépeupla peu à peu; sous le vent qui s'élevait, les tentes qu'on pliait cinglaient l'air; la mer s'éloignait, mollement agitée, le crépuscule enveloppait tout de silence; seulement alors, les joueurs renoncèrent à se battre et ramassèrent jusqu'au lendemain leur bagage. Béguinette, les yeux fermés, murmurait des prières.

— Marcelle! Marcelle! fit tout à coup près d'elle une voix qui l'éveilla.

Cécil était là, devant sa chaise.

— Vous ne savez pas, Marcelle, votre cousin?

— Jacques?

— Oui. Eh bien! j'en suis folle! C'est lui que j'aurai pour mari ou point d'autre.

Béguinette rayonnait d'orgueil.

— Jacques! Vous l'aimez, vous, Cécil? Croiriez-vous que je me doutais un peu que cela viendrait. Mais tout de suite, comme cela...

— Oh! tout de suite, le coup de foudre.

— Vous êtes bien sûre au moins que c'est cela, Cécil?

— Certaine; et comme vous avez cinquante ans avant l'âge, Béguinette, que d'autre part je vous aime beaucoup, c'est vous que je charge d'arranger les choses. Je suis un parti assez présentable; je jolis d'une santé vigoureuse, j'apporte en dot cinq cent mille dollars, je suis bonne fille et bon garçon *a good natured fellow*; je parle l'américain, le français, l'allemand et l'italien; les Jennikson sont du grand monde des Etats-Unis; eh bien! tout cela, la santé, les dollars, les dialectes, mon bon renom et mon bon cœur, je l'offre à votre cousin, monsieur Jacques Chaville, qui plie là-bas le filet en compagnie d'Agué Anderson, s'il veut bien devenir mon mari. Est-ce compris?

De bonheur, Béguinette ne pouvait plus parler. Elle fit un signe de tête avec un angélique sourire.

— *Agreed! Very well indeed*, conclut miss Jennikson en tournant les talons.

Et c'était le lendemain, qu'après le chocolat du matin, Béguinette, restée seule avec son cousin, dans la salle à manger du chalet, lui posait cette énigmatique question :

— Veux tu te marier, Jacques?

Jacques tressaillit et regarda Marcelle avec une nuance d'étonnement dont l'enfant ne s'aperçut pas sûrement, car elle poursuivit sans l'ombre d'un trouble :

— J'ai entrepris de te marier. Veux-tu, dis, Jacques?

— Voyons, Marcelle, demanda-t-il dix fois plus ému qu'elle, est-ce sérieux, ou bien joues-tu à la dame?

— Oh! c'est sérieux, reprit vite l'enfant avec toute la gravité de ses grandes prunelles vertes; c'est même très important.

— Alors, répondit le jeune homme, dans une vague agitation qui n'était pas sans charme, dis-moi le nom de la femme que tu me destines; je te promets de répondre après oui ou non.

— C'est mon amie, dit-elle d'une voix tremblante, Cécil, miss Jennikson; comment la trouves-tu?

M. Chaville devait s'attendre à mieux que cela, car il eut la mine de désappointement d'un enfant à qui une surprise n'apporte rien d'imprévu. Néanmoins, il eut la bonne grâce de répondre :

— Elle est charmante. Maintenant, quant au mariage, je... je suis trop jeune.

— Oh! fit Béguinette, en riant de tout son cœur, à trente ans!

— Certainement, ma petite Marcelle, trop jeune à trente ans; je n'ai jamais été précoce, vois-tu.

— Trop jeune! répétait Béguinette, sans pouvoir comprendre que ce beau garçon, bien venu, vigoureux, très savant, fort avisé et coureur d'Europe, ne fût pas d'âge à accomplir l'acte du mariage, si simple en soi, puisque tout le monde y passe.

Puis après une laborieuse réflexion :

— Je crois, dit-elle, que, dans le fond, c'est la pauvre Cécil qui ne te plaît pas, tout bonnement.

— Si l'on peut dire! Mais elle est gentille comme tout ta grande amie; si j'étais d'âge, je l'épouserais rien que pour ses beaux sourcils noirs sur ses yeux de blonde, ou bien pour son petit pied mince que laisse voir sa jupe courte où l'on dirait qu'elle a grandi trop vite; et puis enfin pour sa sympathie; car, il n'y a pas à tergiverser, c'est une fille sympathique. Regarde, tu vas tant me pousser à son apologie que bientôt je regretterai de n'être pas en âge.

L'enfant crut le moment venu de réciter sa leçon.

— Tu sais, fit-elle dévotement, que les Jennikson sont du grand monde américain; avec cela, Cécil parle quatre langues, elle a une superbe santé et cinq cent mille dollars comme dot.

— Cinq cent mille dollars! ne put s'empêcher de relever vivement Jacques.

Puis il ajouta, mais mentalement, retenu par l'instinct de paraître odieux à cette ignorante exquise.

— Voilà de l'or qui saurait me mettre du plomb dans la tête.

— Tu es le mari qu'il lui faudrait, continua Marcelle sans rien voir; tu es patient, elle est très bouillante; elle est étourdie, toi indulgent; enfin, elle a un cœur très délicat, malgré tout, et là-dessus... vous tomberez toujours d'accord.

— Tu me crois meilleur que je ne suis, va! Béguinette.

— Oh ! non, répondit-elle en secouant la tête, et d'une voix débordante de tendresse inconsciente, mon Jacques !

Au même instant, ce dernier mot — Jacques — fut répercuté dans l'escalier voisin comme un écho, mais enlaidi, un appel bref, cassant, au vocatif plein de reproches et de mauvaise humeur ; puis M^{me} Chaville ouvrit la porte.

— Que faites-vous donc ici ? demanda-t-elle sourdement inquiète.

— Nous causons mariage, mère, dit Jacques, très taquin.

Le beau visage pâle de M^{me} Chaville devint livide ; elle se hâta de charger d'une commission la petite Marcelle, puis, l'enfant partie, elle prit la place vide près de son fils :

— Est-ce que tu lui ferais la cour, par hasard ? demanda-t-elle, la voix très altérée.

— Lui faire la cour, mère, y pensez-vous ? D'abord, c'est une gamine, — quinze ans, seize ans peut-être ! — puis, vous savez bien que je serais très mal venu si j'essayais près de la petite Visandine ; elle est féroce du couvent ; c'est un jeune et charmant phénomène mystique, bien plus enfant que femme, et bien plus ange qu'enfant. Tranquillisez vous, allez ! le plus souvent, quand nous causons, c'est des charmes du cloître, et si par hasard, ce matin, notre entretien roulait sur tout autre chose, c'est que la petite a entrepris de me marier.

— Te marier ? s'exclama la tante, plus que rassurée, et avec qui ?

— Un joli parti, mère, très alléchant, et qui vaincra peut-être un jour mes entêtements de vieux garçon. Cinq cent mille dollars, miss Cécil Jennikson.

M^{me} Chaville sourit cette fois sans répondre ; Marcelle revenait.

— Dis donc, Béguinette, interpella Jacques, veux-tu que nous retournions tantôt jouer au tennis sur la plage ?

L'ère des négociations ne devait pas durer longtemps, car, bien que Jacques demeurât toujours un brin récalcitrant, peut-être par habitude, et quoique Marcelle fléchit par instants sous le poids du mandat confié, il y avait au fond de ces machinations un ressort infatigable ; c'était le sentiment sérieux qui avait saisi Cécil pour le Français.

Cette belle personne joviale et frivole, avec ses allures libres d'exotique, avait vraiment trouvé son chemin de Damas ; car, sous son extérieur un peu camelote de jeune cosmopolite, Rome-Paris-Vienne-Chicago, elle cachait les qualités solides de ses vieux ancêtres anglais : un secret atavisme familial, un cœur tendre. Depuis des mois, au couvent, sa petite amie Marcelle lui évoquait peu à peu un vague rêve de ce cousin dont elle était très

enthousiaste ; Jacques était, d'autre part, un garçon des plus séduisants ; toutes ces influences combinées avec la mystérieuse minute où l'amour frappe, avaient abouti au coup de foudre dont elle avait parlé. Elle aimait ; elle aimait de toute son âme violente, et ses épanchements dans le cœur de Béguinette activaient incessamment l'apathie naturelle de l'enfant.

— Jacques, disait à chaque instant Marcelle, surmontant dans sa touchante amitié son éternelle lassitude, pour quand ta demande ?

— Mais, Béguinette, lui répondit un jour son cousin, c'est bien inconséquent ce que tu fais là ; tu me parles sans cesse de cette jeune fille, tu m'insinues peu à peu sa pensée dans la tête avec des idées de mariage, et puis, suppose que tes petites manœuvres réussissent, ce qui pourrait bien arriver, que je tombe amoureux de miss Cécil, et que ta belle amie qui a de quoi redorer un très grand blason, qui pourrait, avec ses grâces et sa fortune, devenir baronne en France, et même mieux, suppose que ta belle amie répugne à devenir la femme d'un simple roturier comme moi, qui n'ai qu'une honnête aisance, et qui me nomme comme tout le monde. Qui se mordrait alors les pouces en me voyant du chagrin ? ce serait Béguinette !

L'enfant sourit à demi et se rapprocha.

— Voyons, sois bien franc avec moi ; est-ce qu'elle ne commence pas à te plaire un peu ?

Jacques fit un geste d'incertitude, mais avec un regard sourieur qui s'avancait plus que le geste, et qui était presque une confidence.

— Oui, je crois que tu n'es pas loin de l'aimer.

— Peut-être, répondit-il gaiement, on pourrait appeler cela être sur le point de l'amour.

— Eh bien ! reprit Béguinette, avec le soupir du devoir accompli, tu peux lui offrir ton nom sans craindre de refus ; tu lui plais aussi, va, ce n'est pas difficile à voir.

— Tu crois ?

— Regarde.

Sa tâche était finie ; elle avait ouvert les yeux de l'intéressé sur son propre cœur déjà touché, sur l'autre cœur encore plus ému de celle qui l'adorait en secret ; elle n'avait plus qu'à se replonger dans son bien-aimé silence ; elle reprit, à partir de ce jour, ses oraisons muettes, ses bréviaires, ses extases ; le reste était affaire entre Cécil et Jacques.

Et Jacques, plus assidu tout à coup au tennis de la plage, regarda et comprit. Il comprit la gravité soudaine qui enveloppait d'une beauté de plus la majestueuse miss Jennikson ; il comprit pourquoi cette bouche bavarde restait close à ses côtés des après-midi entiers ; il comprit l'alanguissement de ces prunelles de feu à jamais adoucies ; il comprit ce regard fuyant le sien, et les tristesses de ce visage riant, et le mystère qui avait, en un jour, fait de cette créature capricieuse et légère un sphinx adorable. Il connut et savoura le charme de se

sentir aimé à trente ans par une jolie fille élégante et riche. La perspective du mariage lui apparut souriante; sa vie de garçon avait été le confort; l'amour lui promettait le luxe; il s'y engagea tête baissée, convaincu de ne pas suivre un mauvais chemin.

Il dit à Cécil qu'il l'aimait, le soir d'un concert qu'on donnait chez les Jennikson. Il lui fit son aveu dans le grand hall d'en bas, sous des plantes vertes d'Afrique, et les beaux cils noirs, à cette minute-là, écrasèrent pour la première fois des larmes dans les fiers yeux de l'Américaine. Leurs fiançailles furent solitaires et silencieuses, tout de suite et gravement faites dans le secret. Les invités qui les virent reparaitre au prochain morceau, ne se doutèrent pas des mots solennels qu'ils venaient de dire; Béguinette seule, qui écoutait rêveusement la profane musique de son petit air douloureux d'orpheline, les enveloppa d'un regard de douceur, et ce fut leur première bénédiction.

* * *

Lorsque, le concert fini, les Chaville rentrèrent chez eux, sous les étoiles, Jacques, qui marchait aux côtés de sa cousine, l'avertit que ses vœux étaient exaucés.

Elle s'arrêta court, le fixant de son regard d'éméraude pâle, phosphorescent dans la nuit :

— Mon bon Jacques! murmura-t-elle tout impressionnée, mon bon Jacques!

Elle n'en pouvait dire plus long; sa petite voix menue tremblait, et ses mots la fuyaient; ils firent quelques pas ainsi sans rien trouver mieux que de se taire; puis, tout à coup, Béguinette parla.

— Que le bon Dieu soit béni! fit-elle dans un cantique d'action de grâce qui empruntait une singulière poésie de cette fraîche nuit d'automne et des angéliques lèvres qui le disaient; j'avais toujours rêvé cela, te donner pour femme ma bien-aimée Cécil. Bien avant toi, je l'ai connue et comprise, j'ai discerné son intelligence, sa délicatesse, sa bonté, et mon souhait continuel c'était de te la faire connaître et aimer, c'était de te la dévouer à jamais, car tu es avec elle ce que j'aime le mieux sur la terre, Jacques; personne n'a jamais été bon pour moi comme tu l'as été; mon oncle et ma tante sont excellents, je le sais bien, mais ils ne sont qu'oncle et que tante; tandis que toi, tu m'as traitée comme une sœur, tu m'as fait connaître combien c'est bon d'avoir une famille, d'être choyée, gâtée, aimée, et j'avais besoin de m'acquitter envers toi. Maintenant c'est fait. Voici les vacances qui prennent fin, je vais retourner à la Visitation; j'en sortirai une fois encore pour ton mariage, car je veux être de ta fête, et puis ce sera fini; je me cloîtrai pour toujours. Oh! tu ne comprends pas, non, tu ne peux pas comprendre ce que c'est que de s'enfermer dans cette paix mystérieuse et se dire : Pour toujours! c'est pour toujours!

— Ma pauvre Béguinette, non, je ne comprends pas, répondit Jacques; je voudrais te voir de moins subtils bonheurs que ces joies mystiques et illusoire. Pense donc, est-ce que ce ne serait pas bien plus réel le bonheur d'être aimée à ton tour comme Cécil, comme tes autres amies?

— Non, ne me parle pas de cela! s'écria-t-elle avec une flamme imprévue dans l'expression de son placide visage; le couvent! le couvent!

Et le couvent la reprit avec la rentrée des classes; elle travaillait en vue de son brevet d'institutrice, tout en côtoyant, avec l'assentiment de ces Dames Visitandines, la Règle. Elle recommença de vivre selon ses goûts, réconfortant son pauvre petit cerveau indolent, lassé des études pénibles, par les douces somnolences à la chapelle et les psalmodies reposantes. Puis le moment vint où les noces de Cécil et de Jacques la ramenèrent au monde pour la dernière fois. Elle se résigna à cette suprême fatigue, par la pensée de jouir du bonheur des fiancés; elle se laissa habiller de blanc coquettement, comme une fille à marier, et à l'église elle se plaça derrière la splendide Cécil, qui rayonnait dans son satin comme dans une robe tissue d'argent.

Dieu seul sut les tendres prières qui montèrent de son cœur fervent pour le couple qu'on bénissait devant elle. Au milieu de cette assemblée profane, frivole et indifférente, son invocation dut paraître, aux yeux des anges, comme un diamant magnifique, car la seule distraction qu'elle eut tout le temps de son oraison, fut la pensée de cette autre robe de mariée, plus frêle d'étoffe et de lignes, qu'on lui mettrait le jour de ses noces de Vierge chrétienne avec Jésus. Elle ne vit pas que toute l'assemblée, lors de la quête, avait tenu les yeux sur elle; elle ne sut pas qu'elle avait été incomparablement jolie et remarquée; elle s'aperçut seulement, avec un point inconsciemment douloureux au cœur, que Jacques n'avait eu pour elle qu'un rapide bonjour, et elle eut le sens indistinct de glisser, sans que personne désormais songeât à la retenir, dans un abîme d'oubli.

Il y eut grand festin chez les Jennikson, mais Béguinette, auprès de la mariée, demeura silencieuse, goûtant à peine les mets princiers qu'on lui servait. Elle ne savait au juste de quoi elle se sentait malade; quelque chose d'infiniment triste l'oppressait; peut-être était-ce le bruit de la fête, offensant son être délicat qu'un souffle trop fort aurait éteint; mais elle sentait le froid monter de ses petits poignets nus à ses minces épaules frissonnantes, et dans sa gorge s'amoncelaient des larmes.

Et le besoin d'être seule, de ne plus rien entendre, de se cacher, de ne plus même voir, la saisit impérieusement; aussitôt le repas fini, elle s'enfuit sans savoir où, dans le vaste hôtel des Américains; elle découvrit un petit salon désert, tendu de tapisserie; elle se blottit dans une encoi-

gnure, dérobée par les longs rideaux sombres qui tombaient d'une fenêtre proche.

La pièce était à demi obscure, comme une chapelette; des vitraux peints l'assombrissaient encore; elle se laissa silencieusement bercer par ce calme qui adoucissait peu à peu sa mystérieuse souffrance. Puis, par un hasard étrange, la porte glissa de nouveau, la robe blanche de Cécil entra, et derrière suivait Jacques silencieux.

Marcelle aurait voulu disparaître, elle n'osa pas faire un mouvement; puis une chaîne invisible l'attachait à cette place où nul ne la voyait, où elle ne voulait pas qu'on la vit. Qu'aurait-elle dit de sa fuite inexplicable? Comment aurait-elle motivé le besoin fou qui l'avait pressée de venir se cacher là?

Un petit canapé se trouvait entre deux fenêtres; les jeunes épousés s'y assirent, la main dans la main, sans dire un mot; et les minutes s'écoulèrent sans nombre, comptées seulement par une pendule qu'on entendait battre sur une crédençe.

Tout à coup, Jacques se laissa glisser à genoux; il saisit la belle main grande, mais harmonieusement modelée de Cécil, et il murmura dans un accent de passion profonde :

— Savez-vous vraiment, Cécil, ma femme! savez-vous véritablement combien je vous aime...

Un sanglot mal retenu, éclatant dans ce sanctuaire recueilli, les fit tressaillir tous deux: ils

levèrent la tête et aperçurent la petite robe blanche de Béguinette, glissant sur le tapis, disparaître par une porte proche.

Ils se regardèrent un instant sans comprendre. Mais, à la fin, sur un ton devenu soudainement triste, Jacques dit :

— Cécil, notre train partira bientôt; si vous alliez vous habiller?

Puis il ouvrit cette porte, qui venait de lui dérober Béguinette, et il se mit à parcourir de pièce en pièce tout l'hôtel Jennikson sans pouvoir la trouver. M^{me} Chaville non plus n'avait pas vu l'enfant. Seule, une femme de chambre sut dire qu'elle s'était fait reconduire au couvent, se sentant souffrante et ne voulant déranger personne.

Alors Jacques comprit le drame qui s'était inconsciemment préparé dans cet adorable cœur d'enfant, trop ingénu; il comprit ce triste roman de Béguinette; et dans ce jour de noce, au plein de son bonheur de jeune époux, il eut une larme de pitié attendrie sur la pauvre petite qui l'avait aimé sans le savoir, sur cet amour trop tard révélé, dont elle et lui s'étaient aperçus ensemble.

PAUL PRAX.

FIN

ECONOMIE DOMESTIQUE

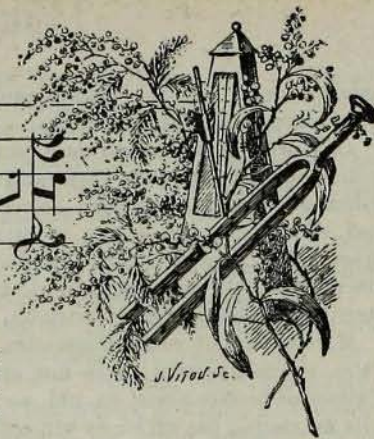
SAUCE HOLLANDAISE

Mettre dans une petite terrine 125 grammes de très bon beurre, trois jaunes d'œufs frais, sel, poivre blanc; une pointe de muscade, une cuillerée de vinaigre. Battez le tout. Mettre cuire au bain-marie, en tournant constamment avec une cuillère en bois. Faire bien attention, car cette sauce est sujette à tourner en huile. Quand elle arrive à la consistance d'une crème légère, la retirer du feu et la lier avec quelques petits morceaux de beurre frais. Quelques cuisinières y mettent une petite cuillerée à café de farine et remplacent le vinaigre par le jus d'un citron.

* * *

CONSERVE DE CHAMPIGNONS

Après les avoir nettoyés, on les fait sauter dans le beurre, puis on prépare un jus de viande dans lequel on les plonge, et ainsi enduits de cette gelée, on les enferme dans des pots en grès, puis on les recouvre d'une couche de graisse de veau fondue afin d'empêcher l'accès de l'air. On a soin de mettre les pots dans un endroit frais, et quand le moment de se servir du champignon est venu, on le trouve parfaitement conservé avec tout son arôme, ce qui n'existe pas dans les conserves de champignons attachés en chapelet et séchés dans la grande cheminée de campagne.



La rentrée. — Théâtres lyriques : Le tournoi des deux *Don Juan*; les nouveautés à l'étude; les projets. — Le troisième Théâtre-Lyrique. — Les fêtes de la Nativité et de l'Adoration. — Le cours de chant de M^{me} Crabos.



I n'y a pas la moindre illusion possible : nous touchons au terme de ces vacances, qui ont passé comme un songe radieux pour tous les petits pionniers en herbe de la science, de l'art ou de la grammaire, qui sont le bonheur de notre vie présente et seront, pour la plupart, la gloire de notre avenir.

Mais cette rentrée aura pour eux, cette année, de magnifiques compensations, et ce sera le cœur léger, un petit cœur qui bat déjà bien fort aux mots de patrie et de gloire, qu'ils abandonneront les soirées brumeuses et les matins humides, pour aller saluer les hôtes illustres dont l'attente fait vibrer, depuis bien des jours déjà, la grande âme de notre France. Ils savent qu'en l'honneur de l'Empereur et de l'Impératrice de toutes les Russies, les vacances seront prolongées, et qu'ils assisteront au spectacle le plus grandiose que leur jeune imagination ait jamais pu concevoir. Voilà pourquoi ils quitteront, sans l'ombre d'un regret, leurs jeux et leurs courses à travers champs, et se remettront ensuite au travail avec le beau courage de l'enthousiasme.

Dans les milieux artistiques, même animation, même fièvre. L'art musical, plus que tout autre, est de toutes les fêtes et, dans nos théâtres, jamais on n'a travaillé avec une plus noble ardeur : la saison s'annonce des plus brillantes. Il est vraiment fort intéressant de suivre la lutte engagée entre nos deux premières scènes lyriques, au sujet de la reprise du chef-d'œuvre de Mozart : *Don Juan*, que l'Opéra et l'Opéra-Comique montent et donneront en même temps d'ici peu de jours. De part et d'autre, l'émulation est des plus chaudes, la distribution superbe, les décors sont prêts et signés : Carpezat. Il sera curieux de voir comment ce prince de la fresque saura varier son travail, ce qui n'est pas douteux, en représentant le même sujet et peut-être les mêmes lieux. Ce sera un double tournoi, car il s'agit d'arriver premier devant la rampe et de l'emporter, par la perfection,

sur son voisin. C'est dans ce but que la direction de l'Opéra a été chercher, aux sources mêmes du manuscrit original de *Don Juan*, la tradition conforme à la partition de Mozart, et que M. Carvalho, se défiant avec raison des nombreuses et regrettables transformations imposées à ce chef-d'œuvre, pendant plus d'un siècle, a dirigé ses recherches de Munich à Prague et de Prague à Leipzig, où se trouve la seule édition, absolument conforme au manuscrit de Mozart, publiée chez Guley.

A l'Opéra, les rentrées, les débuts, les études d'œuvres nouvelles sur le chantier sont en pleine activité.

Parmi les nouveautés de la saison, la première qui verra l'affiche (après *Don Juan*) sera sans doute *Messidor*, de M. Bruneau ; et une reprise qui vaut une première : *Les Huguenots*, le chef-d'œuvre de Meyerbeer, se prépare pour la même époque.

Quant aux *Maîtres-Chanteurs*, c'est seulement au mois de mai que notre première scène les présentera au public parisien.

A l'Opéra Comique, on lira le nouvel ouvrage de Massenet : *Cendrillon*, aussitôt que le maître sera rentré à Paris. Cette pièce est une féerie musicale en sept tableaux.

En présence du choix des *Maîtres-Chanteurs* fait par la direction de l'Opéra, œuvre à laquelle avait songé M. Carvalho pour son théâtre, on assure que l'éminent directeur de notre seconde scène musicale se serait décidé à donner *Le Vaisseau-Fantôme*. Mais l'ouvrage de Wagner ne passerait pas avant le mois de mai. Ce qui donne une réelle certitude à cette assertion, c'est que le célèbre baryton Lassalle, qui avait renoncé au théâtre, l'affirme et reprendrait sa carrière triomphale, dans le principal rôle du *Vaisseau-Fantôme*, chez M. Carvalho.

On sait que d'importantes réparations, devenues indispensables à l'Opéra-Comique, en ont retardé l'ouverture; on craint que cette situation ne se prolonge au-delà du terme prévu.

On reparle sérieusement, dans le monde musical, de la résurrection du Théâtre-Lyrique, tant

désiré des jeunes compositeurs. Si cette tentative réussit, et cet espoir semblerait assez fondé, il faut souhaiter que la nouvelle entreprise, tout en remettant à la scène les chefs-d'œuvre anciens trop oubliés, n'oublie pas elle-même sa destination principale, qui est d'offrir une large hospitalité aux auteurs, musiciens et artistes, trop nombreux pour trouver place sur nos deux premières scènes parisiennes. On a si souvent parlé de la création d'un troisième Théâtre-Lyrique, sans que suite soit donnée à ces projets, qu'il serait permis d'en douter. Mais, cette fois, il est question d'un comité composé de certaines notabilités, et on donne même un programme d'ouverture... où nous relevons, sans nous engager plus avant : *Iphigénie et Armide*, de Gluck; *La Prise de Troie*, de Berlioz; et *Hulda*, de C. Franck. Des œuvres étrangères et françaises, surtout, viendraient, avec le temps, justifier la raison d'être de cette utile entreprise. Mais comme le théâtre qu'on lui destine ne sera libre que dans un an, le comité directorial aura tout le temps de la mener à bien.

On sait, car nous l'avons dit ici, que M. C. Saint-Saëns vient d'écrire un nouveau ballet sur un livret de M. Croze. Cet ouvrage, dont le titre définitif est *Javotte*, passera à la Monnaie, de Bruxelles, fin octobre ou commencement de novembre. En même temps, le Grand-Théâtre de Lyon montera l'œuvre du célèbre compositeur, dans les huit jours qui suivront sa création sur la première scène belge.

Sans avoir eu besoin de nous envoler vers les plages mondaines, où tant d'oiseaux chanteurs ont été chercher le succès plus encore que le repos, nous avons trouvé, dans nos villas agrestes, dans nos basiliques fleuries, l'ange de la prière s'unissant à celui de l'harmonie, pour célébrer la grandeur du culte de la Mère Divine et du Cœur de Jésus.

Fidèle à sa foi religieuse, à son nid coquet, à ses fleurs et à ses ombrages, l'éminente cantatrice de Saint-Séverin, après avoir été charmer les échos de la belle Touraine, est revenue à ses rives de l'Orge, où toutes les sympathies et les admirations l'attendaient impatiemment. La fête de la Nativité prêtait toute sa poésie archangélique à la voix si pure de M^{me} Crabos, qui a chanté, en l'honneur de la très sainte Vierge, l'*Ave Maria*, justement célèbre, de Saint-Saëns, dont l'*Ora pro nobis* est d'une si émouvante ferveur. Avec la perfection de style qui caractérise le talent de cette artiste maîtresse, une œuvre même moins parfaite prendrait des proportions d'une idéale grandeur.

Dans le XVII^e psaume du même maître : *Cæli enarrant*, cette interprète distinguée des gloires célestes a trouvé des accents extatiques pour dire la

félicité d'une âme en paix avec son Dieu. Le fondus des nuances, la merveilleuse souplesse de ce vibrant instrument, tour à tour enveloppé de douceur ou sonnant comme l'écho des grandes victoires, avaient profondément touché le pieux auditoire.

Huit jours plus tard, accouraient des pays environnants de nombreux fidèles pour s'unir religieusement, dans une même pensée, le jour de la fête de l'Adoration. Jamais, croyons-nous, la mélodieuze artiste ne fut mieux inspirée dans son *Panis Angelicus*, de César Franck, qu'elle a rendu avec une onction si pénétrante pendant le Saint-Sacrifice de la messe, et qui fut suivi d'un *Ave Verum*, de Mozart, du plus beau style.

A l'office des vêpres, l'*Ave Maria*, de Saint-Saëns, prosterna encore tous les fronts dans la prière, et le brillant soprano de M^{me} Crabos fit vibrer les voûtes sacrées avec l'immortelle cantate de la *Pentecôte*, de Bach, qui sonna comme un chant de délivrance et de triomphe.

Ajoutons que l'éminent organiste de Saint-Séverin, M. A. Périllou, était venu prêter le concours de son grand talent à ces solennités absolument exceptionnelles, où il accompagnait toutes ces pages de maîtres avec une rare et admirable perfection.

Puisque nous avons nommé l'admirable artiste, M^{me} Crabos, nous ajouterons qu'elle reprendra ses leçons particulières dès le 15 octobre, et que cette cantatrice hors ligne ouvrira en même temps un *Cours de chant* destiné à propager sa belle et sûre méthode dans l'art de bien phraser et de bien dire, comme dans celui de former, poser et développer les moyens vocaux de ses élèves. Menant de front le travail mécanique de la virtuosité et de la sonorité, avec les études de style et de diction, et surtout avec cette culture de l'intelligence artistique qui éclaire et seule rend fécond tout travail d'art en général, M^{me} Crabos forme des élèves accomplies, qui deviennent bientôt des artistes recherchées.

Les *Cours de chant*, dont les leçons seront données par M^{me} Crabos, chez elle, 53, boulevard Saint-Michel, auront lieu *deux fois par semaine*.

Les *Cours de diction* seront tenus par M^{lle} Mutel, également *deux fois par semaine*, et auront lieu, 34, rue de Penthievre.

De plus, un *Cours de chant et de diction* aura lieu tous les samedis, 34, rue de Penthievre.

On s'inscrit chez M^{me} Crabos, 53, boulevard Saint-Michel.

A demander : la ravissante *Sérénade espagnole*, pour piano, de J. Philipp, moyenne force. Editeur : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne.

MARIE LASAVEUR.

A NOS LECTRICES



EST toujours une vive satisfaction pour nous d'annoncer aux abonnées, disons mieux, aux amies du Journal, que nous pouvons accomplir un de leurs souhaits, et d'entrer ainsi avec elles en communication tout amicale.

*Un vœu d'une grande importance nous a été fréquemment et depuis longtemps exprimé. Que de fois nous a-t-on écrit que la jeunesse est impatiente; qu'un mois d'attente est bien long, quand la nouvelle s'interrompt à un endroit particulièrement intéressant ou que les personnages du roman demeurent dans une situation spécialement émouvante. Combien de lectrices nous ont répété que l'arrivée de leur journal était pour elles l'événement heureux du mois, le jour marqué d'une croix blanche, et nous ont sollicités de leur donner plus souvent ce plaisir. « Toutes les revues, nous disait-on, paraissent deux fois par mois; pourquoi le **Journal des Demoiselles**, qui est une véritable revue littéraire pour les jeunes filles, s'adjoignant le côté si utile des travaux féminins, ne suit-il pas ce mouvement général? »*

*Malgré notre bonne volonté, nous résistions, reculant devant des difficultés pratiques que nos abonnées ne peuvent s'imaginer, hésitant aussi à rompre la constante tradition qui régissait le **Journal des Demoiselles** depuis sa fondation, en 1833. Cette longue existence dont il est fier, ne lui a rien ôté, nos lectrices le savent, de sa vitalité. Aux écrivains remarquables, aujourd'hui disparus, dont les noms figurèrent jadis dans ses colonnes: E. de Girardin, Léon Gozlan, marquis de Ségur; M^{mes} Desbordes-Valmore, Anaïs Ségalas, Z. Fleuriot, etc., sans oublier avant tous la regrettée M^{me} Bourdon, qui en fut l'âme durant tant d'années, ont succédé d'autres d'un égal mérite. Nos abonnées actuelles sont les filles ou les petites-filles de celles d'autrefois, et entre leur journal et elles, s'est noué un de ces liens très forts, comme les vieilles affections de famille. C'est notre meilleure récompense; c'est aussi un motif d'efforts constants pour les satisfaire toujours davantage.*

Aussi, confiante dans ce fidèle attachement de ses chères lectrices, la Direction du Journal a enfin pris la grande décision tant réclamée. La bonne nouvelle qu'elle est heureuse de leur annoncer sera reçue avec joie, car elle entraîne de sérieuses améliorations sous tous les rapports.

*Et d'abord, à partir du 1^{er} janvier 1897, votre Journal deviendra **BI-MENSUEL**, de mensuel qu'il était! Ce sera donc tous les quinze jours que cet ami, comme vous l'appellez, vous apportera la continuation des romans, l'article intéressant, d'attrayantes **Causeries de quinzaine**, vous tenant au courant de toutes les actualités qui peuvent vous instruire ou vous plaire; Conseils, Bibliographie, Poésies, Modes, en un mot, tout ce que vous ne receviez jusqu'ici qu'une fois par mois, vingt-quatre livraisons au lieu de douze! et partagées chaque mois entre les deux numéros, la même profusion d'annexes de tout genre. La très légère augmentation de prix, destinée à couvrir les frais de poste et d'adresses, laisse néanmoins le **Journal des Demoiselles**, grâce aux sacrifices*

que la Direction s'impose, infiniment plus avantageux que par le passé, et sans comparaison possible avec les autres publications analogues (1).

Ces conditions si exceptionnelles seront nécessairement appliquées aux diverses éditions du journal (**couverture bleue ou verte**), ainsi qu'à l'édition **blanche**; toutes désormais réunies en une seule, sous le nom de **Journal des Demoiselles et Petit Courrier des Dames**, couverture **verte**. Cette édition nouvelle continuera à offrir à ses abonnées, le 15 de chaque mois, indépendamment de tout ce que contiendra l'édition **chamois**, les nombreux **Patrons et Gravures supplémentaires** qu'elles recevaient précédemment dans leurs numéros de quinzaine ou hebdomadaires (2).

Sous cette forme très simplifiée, mesdemoiselles, vous aurez, chaque année, un plus grand nombre de **Romans et de Nouvelles**, dont vous attendrez moins longtemps le dénouement. Nous pouvons déjà, puisque nous vous révélons tous nos projets, vous communiquer une partie, — une partie seulement ! car nous voulons garder le privilège de vous faire quelques surprises, — de l'attrayant programme de 1897.

Le mois de janvier s'ouvrira avec deux romans nouveaux, appelés, l'un et l'autre, à un grand succès, et de genres tout opposés : **Toujours et partout**, par JEAN-MARIE, récit dramatique et entraînant ; **Chemin montant**, par M.-A. ALHIX, étude intime et approfondie d'un caractère de jeune fille. Puis viendront une charmante nouvelle de M^{lle} M. T., un roman de MATHILDE AIGUEPERSE, un autre de HENRI ARDEL, l'auteur si sympathique de **Mon Cousin Guy**. En attendant qu'elles nous donnent des œuvres plus étendues dignes de leurs aînées, M^{mes} MARYAN et DE LAMIRAUDIE, deux noms très aimés de notre public, vous continueront leurs délicats **Conseils** et leurs souriantes **Causeries**. M^{me} LAS-SEVEUR vous tiendra, comme toujours, avec sa grande compétence, au courant des **nouveautés musicales**. Quant aux articles d'instruction, il nous suffira de citer : **Les Femmes dans la guerre de Vendée**, par A. CHEVALIER ; **les Fiancées de Louis XV**, curieuses scènes historiques, par L. VIGNERON ; une pittoresque étude sur le **Lac du Bourget**, si riche en souvenirs, par J. DE LA FAYE. M^{mes} BENTZON et DRONSART nous ont promis leur collaboration, d'une si haute valeur, ainsi que MM. DUMONTEIL et ROZAN.

Nos abonnées peuvent donc savourer par avance de vives jouissances littéraires. Un autre avantage de cette périodicité plus fréquente, que nous nous reprocherions de ne pas leur signaler, sera de mettre plus souvent à leur disposition les **Renseignements et Conseils** qu'elles nous demandent avec tant de confiance et que nous leur donnons avec tant de plaisir, heureux de sentir, par cette correspondance, se resserrer l'intimité entre elles et nous.

A la veille de cette importante transformation qui prouve notre grand désir de complaire à nos lectrices, qu'il nous soit permis de compter sur leur concours pour propager le Journal auprès de leurs amies. Le chiffre de nos abonnées, fort considérable, en s'augmentant toujours, nous permettra de développer, d'améliorer encore, si c'est possible, le **Journal des Demoiselles**. Mais son esprit et son but resteront invariablement ce qu'ils ont été depuis sa création : Elever l'intelligence et le cœur des jeunes filles, tout en leur donnant des goûts sérieux et utiles.

LA DIRECTION.

(1) Voir le tarif des nouveaux abonnements sur la couverture.

(2) Voir sur la couverture le détail des annexes spéciales à l'édition verte, ainsi que le tarif des abonnements.

DEVINETTES

Métagramme syllabique

Scène burlesque. — Indispensable sur la plage. — Préserve du vent. — Quand il pleut. — Signifie jardin. — Nom du Saint-Esprit. — Sur le pont. — Ou environs. — Accompagne la signature.

(Marguerite Grosjean.)

Mots en hélice

Verticalement : Mot réunissant les deux triangles : Arme décorative.

Horizontalement, 1^{er} triangle : Réunion de marchandises. — Partie du monde.

— Fleur au pénétrant parfum. — Article. — Fin du monde.

2^e triangle : Le début du beau. — Note de musique. — Préposition. — Pour rougir les joues. — Poète des Gaulois.

(Ancienne abonnée.)

Epigramme

De qui est cet épigramme :

Certain ivrogne, après maint long repas,
Tomba malade. Un docteur galénique
Fut appelé. « Je trouve ici deux cas :
Fièvre adurente, et soif plus que cynique.
Or Hypocras tient pour méthode unique

Qu'il faut guérir la soif premièrement. »
Lors le fiévreux lui dit : « Maître Clément,
Ce premier point n'est le plus nécessaire.
Guérissez-moi ma fièvre seulement
Et point ma soif, ce sera mon affaire. »

(Miss Sphinge.)

Mots en coupe

Verticalement : Un nom connu et aimé.

Horizontalement : Qui n'est pas définie. — Un nom de chatte. — Chose cachée. — Aux Hébreux. — Ville de Portugal. — Sire aux grandes oreilles. — Prénom féminin. — Consonne. — Pour fendre le bois. — Fleuve d'Egypte. — Voyelle. — Tout vert en été. — Chef-lieu de canton de la Sarthe.

(Marguerite Grosjean.)

Charade

— Mon premier se dit d'une fort belle action.
— Mon second d'une peuplade est la réunion.
— Et mon tout est le nom d'une minuscule ville
Possédant, ma foi oui ! bonne petite flottille.

(Br in de varech.)

EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DE SEPTEMBRE

MOTS EN ÉCRAN :

M M
A A A
L L L L
I I I
N N N N
E G E
E E
S
O
U
V
E
N
I
R

MOTS EN SOLEIL :

TEM
T A D R N I M P O U E R I
T R A L D R N I M P O U E R I
E C U L L O S
Z I S D U I I O E N X
A B E N A C U N X
O I N

MOTS EN CARRÉ SYLLABIQUE :

MER VIL LE
VIL LA GE
LE GE RE

ACROSTICHE DOUBLE :

C R O C
A N N A
V O I R
A I M E R
L O T O
C L O U
A N I S
D I M E
E G A L

MOTS EN CŒUR :

P O B O
P E R F I D E
O R A I S O N
E G L O N
E O N
N

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 14, rue Drouot.

Paris. — Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.